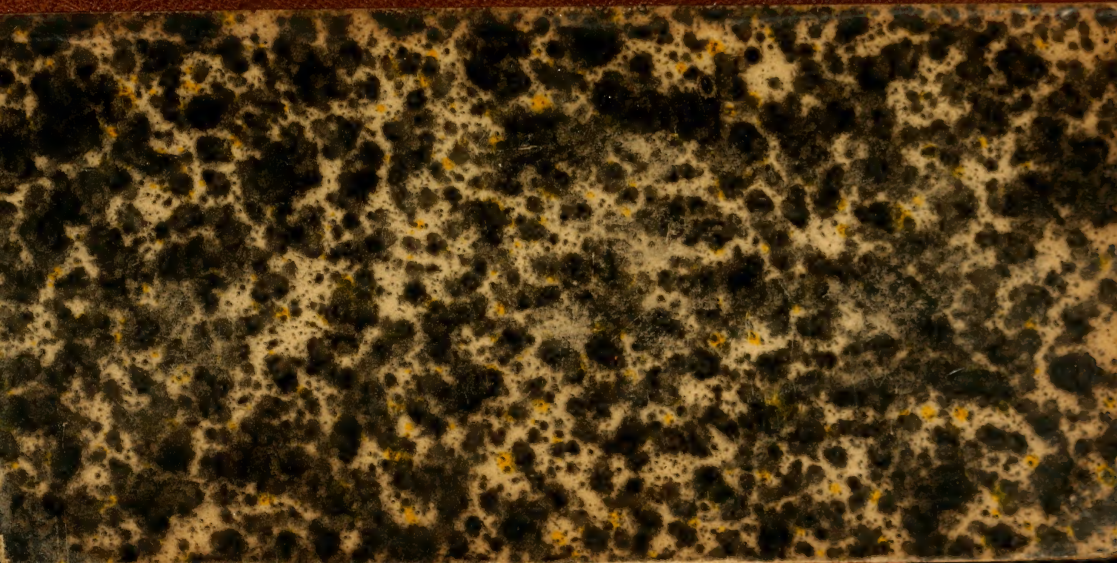
3 1761 07882396 0



CHEZ NOS ENNEMIS

A LA

VEILLE DE LA GUERRE

HMod
C5467c

GASTON CHOISY

CHEZ NOS ENNEMIS

A LA

VEILLE DE LA GUERRE

Avec une préface de M. Paul FLAT
Directeur de la Revue Bleue

R38640
291-16

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1915
Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A

MONSIEUR GEORGES BERTHOULAT

DIRECTEUR DE LA LIBERTÉ

Au généreux initiateur de l'Œuvre des

« Trains de Blessés »

Hommage respectueux.

Si nous n'avons certes pas la prétention d'avoir découvert l'Allemagne, nous avons pourtant celle, infiniment moins ambitieuse d'ailleurs, d'avoir, pendant des années, regardé d'assez près les choses de la vie allemande.

Entre les préoccupations dont témoignent les notes que nous réunissons ici *(et qui toutes ont été publiées une première fois entre ces dates extrêmes : 10 septembre 1912-2 août 1914)* et les événements dont l'univers s'émeut depuis l'été dernier, nous voudrions le rapport plus continûment sensible. Toutefois, outre qu'à essayer après coup de la mieux dégager, cette continuité, nous risquerions de paraître composer avec l'immédiate actualité alors qu'il n'importe pas peu à notre vanité d'auteur que ces pages soient justement de quelque deux ans antérieures à la déclaration de la guerre, la réflexion verra assez de quel intérêt il pouvait être, il y a dix-huit

mois surtout, de s'informer des goûts et des tendances de la jeunesse allemande, — en matière de lectures, par exemple...

En rééditant ces notes telles, à quelques abréviations près, qu'elles ont paru dans les périodiques qui nous ont fait l'honneur de les accueillir d'abord, nous demandons au lecteur de vouloir bien excuser les légères redites qu'il pourra rencontrer ici et que comportait nécessairement notre premier mode de publication.

G. C.

PRÉFACE

UN BON OBSERVATEUR DES RÉALITÉS

On a beaucoup écrit en France sur l'Allemagne dans les dix années qui précédèrent la Grande Guerre et la plupart de ces ouvrages sont empreints d'une bienveillance où l'on reconnaît le signe distinctif de notre race : cette sociabilité qui s'affirme surtout dans ses rapports avec l'étranger. Les traits que l'on pourrait citer sont nombreux en ce sens, mais je n'en veux retenir qu'un : celui d'un de nos journalistes, et non des moindres, auteur de plusieurs volumes sur l'Allemagne, qui, ayant été par hasard témoin d'une expansion conjugale du kronprinz, en déduit sa gemüthlichkeit et la douceur de son âme. Prophétie dont il fau-

drait sourire, si nous n'avions de douloureuses raisons d'en être tout différemment impressionnés!

Ce serait faire un mince éloge, et par trop négatif, des études de M. Gaston Choisy sur l'Allemagne, de dire qu'on n'y trouverait aucune prédiction de cet ordre. Soyons positifs et disons que tous les traits psychologiques qu'il note sur l'Allemagne avant la guerre se vérifient étrangement par la cruelle expérience que l'Europe en fait depuis huit mois. M. Gaston Choisy n'est pas de ceux qui traversent un pays leur calepin de notes à la main, et pour avoir passé quelques heures dans ses cafés, dans ses brasseries, visité ses musées et ses collections, assisté à quelques-unes de ses représentations dramatiques ou entendu ses concerts, estiment qu'ils tiennent en main tous les éléments nécessaires à une juste appréciation. M. Choisy est resté en Allemagne, il y est retourné, il a vécu la vie des Universités, il a interrogé des personnages influents de toute catégorie, et, riche de ces divers documents, il s'est formé une idée d'ensemble de cette race, je ne dis point équivalente

à ce que les événements nous en devaient révéler, — non, cela, nul être au monde ne le soupçonnait, — mais qui du moins ne contredit en rien les données de la tragique expérience! Il a bien soin de mettre en sous-titre à son livre : *A la veille de la guerre*, et d'apporter ses justifications en inscrivant la date où ses différentes études parurent en revue, car c'est de là qu'elles tirent leur prix, et ceux qui les liront devront avoir souci de s'y référer.

C'est ainsi que dans ses notes cursives sur les grandes villes d'Allemagne, Berlin, Dresde, Leipzig, Hambourg, Munich, il ne s'en laisse pas imposer par la façade qu'elles proposent à l'observateur négligent. Toujours il perçoit les réalités foncières qui se dissimulent derrière cette façade et par-dessus tout cette antinomie profonde qu'elles présentent avec l'âme française. Tout particulièrement j'aime la conclusion, d'un accent véritablement prophétique : « Ne négligeons pas une occasion de le leur dire (en gros, sans leur fournir jamais de détails) et dis-le-leur poliment, froidement, en les regardant en face : par-dessus tout ils manquent d'aristocratie, et

rien ne les rend braves comme l'espoir de pouvoir abuser de plus faibles qu'eux. »

Cette observation que M. Choisy prend à son compte quelques mois avant la guerre, je la verrais très justement inscrite en épigraphe aux cinq études de ce livre, car si elle ne résume pas toute la mentalité germanique, elle exprime pourtant ce qu'il y a de plus bas en elle, c'est-à-dire la lâcheté, ce qui demeurera dans l'avenir et pour l'historien leur tare et leur honte éternelle! Aux yeux de qui sait observer, des indices certains s'affirmaient dès avant la guerre d'où l'on pouvait dégager ce trait essentiel d'une physionomie qui a pris toute sa valeur expressive — et quelle valeur! — sous la pression de circonstances atroces. Oui, déjà l'auteur de ce livre la voyait s'affirmer, on en trouvera la preuve dans son portrait du général Keim qui par sa propagande gallophobe contribua si fortement à déclancher la poussée décisive du parti militaire allemand, et jusque dans cette esquisse frappante de Vienne à la veille de la guerre, où des images flottantes de sang et de mort se confondent avec la pompe et le

décor apprêté de la capitale des Habsbourg!

Puisse l'auteur de ce livre, ici encore, avoir été bon prophète, en évoquant des images destinées à se transformer en réalités, pour le juste châtiment des misérables qui, par leur action concertée, déchaînèrent sur l'Europe la plus terrible catastrophe des temps modernes, et dans l'ordre moral nous imposèrent la pire angoisse qui puisse étreindre des âmes latines : celle de douter un instant de la valeur absolue de ces mots : *civilisation* et *humanité!* Resserrons-nous, rapprochons-nous dans un espoir commun, dans une haine commune, cette sainte haine que le Christ lui-même n'eût pas désavouée, et laissons les paroles et les espoirs de réconciliation fraternelle aux entreprises de socialisme international dont on ne discerne que trop le but intéressé et qui pour des oreilles françaises rendent un son si faux à l'heure tragique que nous vivons!

PAUL FLAT.

CHEZ NOS ENNEMIS

A LA VEILLE DE LA GUERRE

UNE ALLEMAGNE NOUVELLE

(SIMPLES NOTES PUBLIÉES A LA VEILLE
DES VACANCES SCOLAIRES DE L'AN DE GRACE 1913)

C'est une Allemagne nouvelle à certains points de vue et singulièrement inquiétante que celle où nombre d'excellents pères se disposent à exiler leur progéniture un mois durant aux vacances prochaines et où, bien plutôt que quelques germanismes qu'ils s'empresseront d'oublier à leur retour au bercail, nos lycéens emmagasineront pour un plus réel profit tant d'impressions qu'ils ne tireront d'ailleurs au clair que quand l'esprit en eux aura mûri.

Aussi bien, tous ceux qui ont étudié d'un peu près l'Allemagne contemporaine savent avec

quelle extraordinaire facilité les choses s'y transforment, et parfois d'une année à l'autre. On philosopherait abondamment à ce propos. Et puis, le phénomène n'a rien de tellement mystérieux et l'on entrevoit assez vite, à la réflexion, les causes d'une instabilité dont on chercherait en vain l'équivalent chez un plus vieux peuple.

Voilà tantôt quinze ans que, quant à nous, nous nous appliquons, modestement, à regarder l'Allemagne sous tous ses aspects et, au risque de sembler un peu naïf, nous avouons que nous n'avons jamais pu la concevoir autrement que comme une immense **boîte à surprises**... Neuf fois sur dix, rien d'illusoire, croyons-nous, comme les conclusions de ces enquêtes sur la vie d'outre-Rhin si fort à la mode chez nous depuis un moment. Vous allez passer six semaines là-bas, vous regardez soigneusement autour de vous, vous tendez l'oreille de votre mieux, à la rigueur vous interrogez de gauche et de droite, et... vous appréciez. Vos appréciations sont peut-être justes sur l'heure, dans quelque mesure au moins; le lendemain, elles ne tiennent plus debout...

Et ce n'est encore pas une raison pour que nous nous abstenions d'étudier nos voisins. Il n'est figure, si mobile soit-elle, sur laquelle certains des pensées et des sentiments qui s'y reflètent ne lais-

sent quand même leur marque et l'intérêt n'est pas mince à suivre l'obscur travail qui y creuse ces traits plus fermes.

Maintenant, cette instabilité dans les choses allemandes ne frappe pas toujours de prime abord — et l'on ne voudrait cependant pas qu'elle retentît tout de go dans les institutions ! Mais pour la révéler dans ses œuvres profondes, c'est souvent assez du menu détail de la vie courante.

Le prix, par ailleurs, des observations auxquelles elle peut prêter et par conséquent le prix ici de quelque attention ? Que l'on songe seulement que nos pères croyaient encore couramment, et dur comme fer, à la veille de 1870, à l'Allemagne généreuse, romanesque et sentimentale des anciens jours. Mieux : ne dirait-on pas à distance que c'est par un coup de baguette qu'à l'Allemagne des clairs de lune M. de Bismarck a substitué la sienne ? D'autre part, le terrible homme disparu, l'Allemagne bismarckienne — quand même toute pleine de hautes pensées dans sa lourde armure — n'aura pas mis deux lustres à devenir le pays le plus âprement... et le plus platement boursicotier de l'Europe.

Et voici qu'à une Allemagne avant tout préoccupée de trafiquer, une autre déjà a commencé de

se superposer : cette Allemagne si étonnamment désireuse de « vivre » et de « s'esbaudir » que nous avons vue naître, il n'y a guère que quatre ou cinq ans.

Oh! il est entendu que cette fringale de plaisir demeure la plupart du temps fort embarrassée, tout entravée de maladresses. En outre, toutes les formes sous lesquelles elle se manifeste ne seraient pas également condamnables devant la morale la plus austère, soit! Il est trop clair enfin qu'il faudrait un volume pour être à peu près complet dans un sujet complexe à ce point. Il n'empêche... Ah! l'idéal, tout de simplicité et volontiers un peu sévère, « des Allemagnes » d'autrefois! Les confitures de Charlotte et la pipe d'Hermann!...

Au reste, pas n'est besoin de remonter si haut dans l'histoire. Un exemple entre vingt autres : la vie familiale allemande jouit longtemps de par le monde d'un renom qui, pour fondé qu'il fût sur une vue trop générale des choses, pouvait à tout prendre sembler, hier encore, relativement justifié; or, que dans la famille allemande l'esprit et les traditions qu'elle cultivait pour le plus grand bien de la race sont dès maintenant gravement atteints, telle est justement une des constatations auxquelles les premiers intéressés ont dû se résigner et sur lesquelles insistent aujourd'hui ceux qui, chez eux, se mêlent de penser et de prévoir.

Ce sont quelques-unes des suites pour les Allemands d'une trop longue et surtout d'une trop rapide prospérité que nous voudrions dire, en mettant un peu d'ordre dans les petites notes que nous avons recueillies au cours d'un dernier et récent voyage outre-Rhin.

* * *

MUNICH

La ville, je crois, où les nouveautés qui travaillent ce pays-ci forcent le plus vivement l'attention. Non pas que les choses y soient encore ce qu'elles sont à Berlin, à Leipzig, à Hambourg. Seulement, entre le Munich d'hier et celui d'aujourd'hui, l'écart est par trop sensible.

Il faut bien en convenir : ce mélancolique *München* — si mélancolique en effet, en dépit de tant d'efforts pour être joyeux — n'avait pourtant pas été sans garder un peu du charme d'antan. Extraordinairement dépourvu de distinction, on s'y montrait, jusqu'en ces dernières années, cordial et simple. J'y ai connu quelques maisons où, avec de la fortune, on mettait comme une fierté à de-

meurer très Bavarois, très Munichois. Vous eussiez dit qu'on voulait vous y faire oublier, à force de bonhomie dans l'accueil, la lamentable prétention de ces architectures et autres pinacothèques. Mais comme l'esprit prussien a déteint ici, tout à coup!... L'influence de Berlin, ce n'est du reste que l'explication plus lointaine, cela. A y regarder de près, on découvrirait aisément en l'occurrence l'aboutissement d'une action moins distante : de celle qu'exerce céans une certaine « élite », j'entends un certain singulier mélange d'intellectuels et de métèques (car rappelons-nous l'importance, dans ce pays, du monde de l'Université et que le haut enseignement est en Allemagne une des carrières où, remplies les conditions requises de savoir et de tenue professionnels, l'arrivisme n'a d'ailleurs point à compter avec trop d'entraves).

Mais voici plutôt un fait immédiatement vérifiable, celui-là : les Munichois, les Munichois eux-mêmes, en viennent à négliger la brasserie pour le *Wiener Kaffee*.

Le « café à la mode de Vienne » — ou tout bonnement à la mode de chez nous, le café propre et clair, tel que nous le connaissons en France depuis quelque deux siècles — était relativement rare en Allemagne, il y a seulement quatre ou cinq ans : la taverne, souvent creusée sous terre, suffisait alors aux goûts du populaire. Aujourd'hui (sans

parler de Berlin, il va de soi, où les établissements de ce genre ne semblent guère moins nombreux qu'à Paris), il n'est pas de centre outre-Rhin qui n'ait ses trois ou quatre *Wiener-Kaffee*. Il arrive parfois qu'ils n'ouvrent qu'aux environs de midi, ou même sur le soir, mais ils sont en règle générale littéralement bondés pendant la nuit, et ils ne ferment leurs portes qu'à cinq heures du matin, et il s'y dépense beaucoup, beaucoup d'argent... Et puis, je ne prétends pas qu'on y fume moins, qu'on y rie moins lourdement, qu'on y soit beaucoup moins commun que dans les *Keller;* ni que la clientèle « en ait » nécessairement pour le numéraire qu'elle y gaspille; ni davantage que le « champagne » qui s'y boit soit toujours de qualité. Toutefois, le cadre y est d'un luxe!...

Quant à Munich, le « Luitpold » est bien, il est vrai, une vieille merveille de l'endroit. Cependant, outre qu'il était surtout fréquenté autrefois par les étrangers, il ne satisfait plus aux besoins des indigènes et les maisons de même genre que compte maintenant la capitale bavaroise regorgent de monde jusqu'à l'aube... Nos noctambules à nous sont moins exigeants...

DRESDE

De passage à Dresde, et comme il pleut à torrents, j'achète, pour tuer une heure, le dernier numéro de *Die Elegante Welt (le Monde élégant)*, un aimable périodique dans lequel j'ai trouvé parfois d'assez savoureuses choses.

Die Elegante Welt est l'organe par excellence des « élégances » allemandes. Parfaitement! Tout arrive...

Le souci de se dégrossir : autre signe des temps chez nos voisins. En réalité, c'est tout un apprentissage à quoi ils se sont mis avec le sérieux et la méthode qu'ils apportent en toute chose. — Le prince de Hohenlohe-Langenburg écrivait récemment dans la *Deutsche Revue* : « L'Allemagne ne rencontre guère de sympathie... La raison en est non seulement dans la jalousie que suscite l'accroissement de notre puissance, mais aussi dans les sentiments qu'inspirent tels défauts si fréquents chez les Allemands : une susceptibilité enragée, une prétention sans cesse grandissante de *parvenus*, la tendance à confondre l'énergie avec la *raideur* et la *brutalité*. » — Parce qu'il n'est pas en effet d'amendement possible sans la connaissance au moins approximative de soi-même, les aveux de cette sorte ne se comptent plus en Allemagne,

depuis quelques mois surtout. Hier encore, un certain Karl Bœttcher, ayant entrepris de dire à ses compatriotes des « vérités désagréables », se permettait dans une brochurette intitulée *Germania im Ausland* (*l'Allemagne à l'étranger*) entre autres remarques celle-ci : « Que si, dans un quelconque musée de Rome, par exemple, vous apercevez un visiteur au pantalon mal attaché, aux bottines éculées, à la redingote râpée ballottant autour d'un ventre de buveur de bière, tenez pour assuré que vous avez affaire à un Allemand. Et combien de nos femmes estiment qu'une vieille robe fanée, c'est largement suffisant pour courir les grandes routes du monde. Oh! l'abîme entre la tenue d'une « gracieuse » fille du pays de Gœthe et celle, si vraiment pleine de goût, d'une Française, voire d'une Anglaise ou d'une Américaine. »

Au fait, alors que dans tous autres ordres d'activité les Allemands prétendent si énergiquement ne rien devoir aujourd'hui qu'à leur génie propre, on est frappé de l'admiration que, dans le domaine de la mode et de ses mille dépendances, ils trahissent à chaque instant à l'endroit de l'étranger, les quelques vagues essais qui se proposèrent de guérir chez la nation cette trop persistante admiration étant toujours demeurés vains jusqu'ici. Non seulement nos façons restent à leurs yeux fort prestigieuses, non seulement leurs snobs

émaillent leurs discours des mots français parfois les plus inattendus, mais la manière de « la grande vie new-yorkaise » les remplit d'étonnement et de respect. Au surplus, un Berlinois auprès de qui j'ai l'impertinence d'en marquer quelque surprise me répond : « Très juste... Au point de vue que vous entendez, nous sommes encore à l'école. Avant dix ans, toutefois, nous en saurons assez pour enseigner les nations à notre tour. »

Donc, nous n'avons plus qu'à nous bien tenir. Déjà, c'est en feuilletant ce numéro de *Die Elegante Welt* que je viens d'apprendre, quant à moi, comment on entre dans un cabaret à la mode. Ah! dame, ce n'est pas facile... Jugez-en. « Vous avez franchi le seuil. Prenez un air indifférent. Du flegme, du flegme! Mettez dans votre attitude tout le flegme dont vous êtes susceptible. Alors, vous promenez autour de vous un long regard comme si vous aviez chance de rencontrer dans cette salle une figure de connaissance, quelque galbeux compagnon de plaisirs. Difficile, ce regard, qui doit rester froid et distant dans ses investigations. Second mouvement : vous parlez un instant au garçon. Parlez au garçon! Parlez-lui en ayant l'air de vous amuser beaucoup et avec toute la familiarité qui convient à un habitué du lieu... »

Et l'ineffable professeur continue sur ce ton la valeur de deux cents lignes. Et ne nous étonnons

pas, surtout ne nous étonnons pas de tant de laborieuse application autour de ces vanités! Car ils apprennent toutes choses, il faut qu'ils apprennent toutes choses; et ils ne savent rien ni ne sauront jamais rien qu'ils n'aient appris; et **cette nécessité de tout apprendre, au prix de tant de peine d'ordinaire, enferme le dernier mot de la psychologie de ce peuple...** Sa si laborieuse civilité est à elle seule toute une révélation... Voyez encore. Dans les couloirs des wagons allemands, sous une glace qu'un coup de poing suffit à briser, on met souvent à votre disposition une hache, une scie, un marteau : on suppose bien en effet que, de ces outils, vous sauriez vous servir, le cas échéant. Mais qu'en Allemagne le moindre accident d'auto vienne à se produire dans la rue, aussitôt le chauffeur d'appeler à l'aide, les badauds d'intervenir, la police d'accourir à la rescousse et tous ces efforts de se démener dans le plus comique effet d'ahurissement : le champ des surprises est trop vaste dans l'automobilisme, l'on ne peut pas si aisément prévoir ici... et l'on n'a pas pu « apprendre »...

LEIPZIG

Pour si courante qu'elle fût outre-Rhin, la coutume de se retrouver à heure fixe autour d'une

table de restaurant ou de brasserie était jusqu'ici réservée au « sexe fort » et il ne semblait certes pas que les mœurs allemandes dussent jamais permettre à Gretchen la pratique de cette habitude-là. Que si pourtant quelques dames d'âge respectable se rencontraient de temps à autre dans l'arrière-salle d'une honnête confiserie, les maris les plus moroses s'en pouvaient accommoder à la rigueur — et s'en accommodaient en effet en souriant entre eux et en appelant ces réunions *Klatsch-Kaffee*, des « rendez-vous de commères ». A l'heure qu'il est...

A Leipzig, à Berlin, à Francfort (et peut-être ailleurs, mais nous ne savons au juste et nous tenons surtout à être exact), Gretchen se met depuis deux ou trois ans à aller seule au café ; elle y rencontre ses amies ; ces jeunes filles ont ici leur table réservée, comme leurs frères. Mieux encore. Toute ville allemande de quelque importance possède aujourd'hui un hôtel au moins, hôtel de premier ordre du reste d'habitude, dont c'est la spécialité de recevoir la jeunesse dorée des deux sexes qui y vient en bandes, entre huit heures et minuit, deviser, fumer la cigarette et boire du vin (car la bière est maintenant une boisson si affreusement peuple !)

J'ai entendu des Français qui avaient passé quelques jours en Allemagne s'écrier : « Mais ils nous

ont pris tous nos vices! La voilà, la revanche, la vraie revanche... La voilà bien! » Faux, archifaux, on ne peut plus faux... Dites-moi, mon cher compatriote, où diable avez-vous vu nos sœurs, nos nièces, nos filles se donner rendez-vous au café ou bien faire la fête avec leurs fiancés et les amis de leurs fiancés et les amis des amis de leurs fiancés?... Non, Dieu merci, ça, ce n'est pas de chez nous : ça, ça vient d'outre-océan, ça débarque à Hambourg et ça envahit la Germanie en passant par Berlin.

De même, n'allons pas croire, comme quelques-uns le voudraient, que ce déplacement, que tout ce fléchissement de la moralité chez nos voisins soit un phénomène spécial à la Prusse. Dans une grande feuille française, je lisais dernièrement ceci, ou quelque chose d'approchant : « Berlin devient, paraît-il, une ville de plaisir, mais Berlin reste en Allemagne une exception à ce point de vue. . On nous dit que l'Allemand est impatient de s'amuser, de rattraper le temps perdu : il serait plus exact de parler du Prussien... » Erreur, trois fois erreur... Le Prussien ni le royaume de Prusse ne sont seuls en cause, il s'en faut!

D'ailleurs, nous allons bien voir quelle est en tout ceci l'influence de Berlin, capitale.

BERLIN

Qui donc a eu ce mot de rien du tout — et cependant lourd de signification — que la première dépense d'un Français montant son ménage était pour acheter un miroir?... Jusqu'ici du moins, les Allemands en tenaient d'abord, eux, pour un bon fourneau. (Rappelez-vous ces poêles comme on n'en voit qu'aux pays des grandes neiges, véritables monuments dont la pierre filtre lentement une saine chaleur et près desquels le travail de la pensée est peut-être plus facile dans la longue paix des choses. — Notre Descartes méditant « dans » un poêle de Hollande; Kant vivant et mourant dans sa solitude de Kœnigsberg; etc.). C'est au goût du « chez soi » et au charme de « la vie silencieuse » que nos voisins auront à peu près uniquement sacrifié, des siècles durant. Ils se réservaient alors pour la *Gemütlichkeit* et il semblait qu'ils ne soupçonnassent pas de plaisirs hors ceux de la stricte intimité — et la société, le monde, la rue même, cela existait à peine, chez eux...

La rue... La transformation qu'elle est en train de subir dans les grandes villes d'outre-Rhin est précisément un fait révélateur au premier chef de cette « Allemagne nouvelle » que nous essayons de dire. Jusqu'à hier, par exemple, les magasins

prétendant à quelque éclat se comptaient en Allemagne : certains quartiers de Francfort, la Pragerstrasse à Dresde, la Grimaïschestrasse à Leipzig voudraient évidemment rivaliser, à présent, avec les abords de notre place Vendôme. Ce souci d'éblouir le passant n'est du reste nulle part aussi sensible qu'à Berlin; il est vrai que cette fameuse « Allée des Tilleuls » et cette non moins fameuse « Allée de la Victoire » se prêtent assez mal à une permanente exposition du genre de celle que nous admirons sur nos boulevards, mais les commerçants de la Friedrichstrasse font ce qu'ils peuvent... Après cela, comme le goût ne se forme chez un peuple ni en dix, ni même en cent ans et qu'il y faut au surplus toutes sortes de conditions que l'Allemagne contemporaine n'est pas près de réaliser, de l'eau passera sous les ponts de la Sprée avant que dans cet ordre d'idées cette capitale-ci ait chance d'en égaler une autre que vous savez bien... Les étalagistes allemands ont tout à apprendre de leur art; dans ces vitrines, jamais l'ombre d'esprit; où les couleurs interviennent, c'est d'habitude bête à pleurer... On voit quand même autre chose, certes, que de vulgaire camelote à la devanture des grands bijoutiers de Berlin ou de Munich : or, on dirait toujours qu'on a momentanément entassé là toutes les richesses de la maison.

A propos de bijoux et de bijoutiers, un autre fait auquel la plus grave sociologie serait pareillement tenue de s'arrêter en considérant l'Allemagne de ces dernières années : l'extraordinaire, le si rapide développement qu'y a pris tout ce qui est de la toilette féminine. Mais ici on n'en finirait pas de noter toutes les observations possibles et l'on voudrait avoir cent pages devant soi pour marquer avec quelque précision le changement dès maintenant survenu dans la situation de la femme allemande.

L'essentiel, cependant, c'est que celle-ci sort à vue d'œil de l'effacement où, d'accord avec la loi, les mœurs l'auront très systématiquement et si longtemps maintenue, et pour ainsi dire dans tous les milieux...

Hausfrau, « femme de maison » : c'était l'étroit idéal. *Hausfrau* : les fiancés et les maris en avaient la bouche pleine. Et n'allons pas confondre la « *Hausfrau* » avec notre « maîtresse de maison »! Un publiciste saxon, le docteur Gensel, ayant découvert Paris, s'étonnait fort, il y a quelques années, de l'habitude, en effet bien singulière, qu'ont les Français d'emmener leurs femmes au théâtre. Sur quoi, un rédacteur de la *Neue Deutsche Rundschau*, apparemment moins neuf, de commenter, gravement : « La chose ne doit pas nous sur-

prendre outre mesure... L'Allemande a toutes les résignations... En France, le mari ne considère pas sa femme comme *une cuisinière*, ni non plus comme *une machine à coudre* : il la traite comme sa compagne... » Jeune fille, la future *Hausfrau* était souvent (n'en déplaise à qui se paye de mots) soignée, voire distinguée, dans le Nord surtout. Aussitôt mariée, elle dédaignait volontiers de se coiffer, vivait de préférence en pantoufles, « disparaissait » absolument devant le « maître » et, avait-on du monde à dîner par exemple, n'osait ni l'accueil aimable ni même le geste qui offre, — si bien que, sans avoir pourtant l'âge de Mathusalem, nous avons connu une époque où c'eût été la gêner à l'extrême que de lui adresser le moindre compliment, fût-ce sur la qualité du rôti.

Ces temps ne sont plus. La *Hausfrau* se meurt. Le féminisme (qui dispose en Allemagne d'une très sérieuse organisation), le féminisme et tant d'autres nouveautés par surcroît l'auront tuée... J'entends que la femme allemande est de moins en moins cet être si rigoureusement insignifiant et qu'un rien ahurissait. Et puis, jusque dans la toute petite bourgeoisie, elle a maintenant ses exigences, lourdes souvent au budget du ménage; quelque inélégante qu'elle reste d'ordinaire (et il y aurait lieu d'établir une distinction à ce point de vue, un certain avantage revenant ici sans conteste

au type du Nord), il s'en faut que sa mise soit couramment aussi simple, aujourd'hui, que le prétend ce M. Bœttcher dont nous parlions ci-dessus, — et non seulement elle se coiffe à présent, mais elle se fait coiffer. La preuve en est que vous ne manquerez pas de remarquer en vous promenant à Berlin, dans le voisinage du Jardin Zoologique, la devanture de ce figaro, très chic assurément, qui se qualifie : *Coiffeur für peuible Damen*, — « coiffeur pour dames pénibles », pour dames qui font des grimaces, Gavroche dirait « qui la font à la pose », le dix-huitième siècle eût dit « qui ont des vapeurs »...

Le seul spectacle de la voie publique en Allemagne dirait du reste bien d'autres progrès encore que ceux du luxe... Ma foi, que si l'on tient absolument à réserver à Paris le douteux honneur de rappeler Babylone, dans quelle antiquité les braves gens qui cultivent la comparaison trouveront-ils leurs images pour juger sous certain rapport le Berlin du vingtième siècle? La vérité, c'est qu'il s'y voit des choses que le Parisien le plus averti ne comprendrait pas toujours sans mal d'abord, et que l'on ne s'explique en effet qu'à la condition de savoir et la prodigieuse inconscience dont sont si fréquemment affligées les populations de ce pays-ci et l'invraisemblable misère parfois des milieux

ouvriers en Allemagne (si Londres a Whitechapel, Berlin a Moabit — et nous n'avons pas l'équivalent). Mais il y a mieux ou plutôt il y a pis que ces monstrueuses précocités; pis que l'impunité dont jouissent tant de toutes-puissantes fantaisies; pis que le cas de l'hôpital Sainte-Élisabeth de Berlin, sur lequel on fit le silence avec tant d'empressement. Il y a ce que révélèrent au grand public les scandales qui, voici quelques années, jetèrent le désarroi dans la haute société d'outre-Rhin. On n'ignore pas d'autre part qu'un certain docteur Hirschfeld a entrepris une campagne contre l'article du Code pénal qui, dès longtemps jugé nécessaire chez ce peuple, prévoit et châtie « cela » : et cependant n'entendais-je pas récemment un grave Bavarois, homme considérable par sa situation, approuver en termes formels la « courageuse » action de ce Hirschfeld, — la preuve étant archifaite, raisonnait-il, que « cela » était au total « inoffensif »?

Mais, pour ne pas insister davantage, mettons simplement, si vous voulez bien, que la vertu germanique ait un peu dégénéré depuis l'heure où elle prétendait venger en Europe les mœurs outragées.

Était-il assez intraitable, paraissait-il assez sûr de lui, ce piétisme? Et voici que, non content de

mollir à ce point devant les tentations du siècle, il en vient maintenant à déserter ses temples.

Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les plus considérables parmi les feuilles allemandes elles-mêmes. Les deux grands organes de l'orthodoxie protestante, le *Reichsbote* et la *Kreuzzeitung*, ne dénoncent-ils pas à chaque instant non seulement l'abandon qui va se généralisant des pratiques du culte, mais une déperdition de jour en jour plus marquée du sentiment religieux parmi les luthériens de l'empire? Sans doute ne faudrait-il pas moins qu'une enquête spéciale, longue et malaisée, pour établir quelle est au juste la situation sous ce rapport. Toutefois, il n'est pas si difficile de constater à en croire ses yeux que ces luthériens paraissent en effet manquer d'empressement. Chacun sait en Allemagne que dans la plupart des centres les temples sont, *théoriquement* au moins, en nombre à l'heure actuelle insuffisant comparativement au chiffre de la population. A telle enseigne que la question est de celles dont les pouvoirs publics n'ont pas toujours été sans se préoccuper — et de celles aussi auxquelles la femme de César s'intéressa de près, tant et si bien que la lourde irrévérence prussienne craignit un moment que la souveraine ne fût atteinte de « la maladie de la pierre ». Or, *en fait*... Dans la compagnie d'un compatriote à nous que ses affaires retiennent

depuis trop longtemps à son gré sous le ciel de l'Allemagne, nous avons, certain dimanche de l'été dernier, couru les temples de Berlin : à l'heure du « culte », c'était le vide à peu près complet dans cinq de ces édifices; et dans tel d'entre eux, situé dans un quartier exceptionnellement populeux, nous avons compté au prêche exactement... trente-quatre fidèles.

Pensez-vous pas que ce peuple soit en route **vers le plus épais matérialisme, et le plus féroce ?**

HAMBOURG

On affirme couramment, nos voisins eux-mêmes déclarent à l'occasion que « Hambourg n'est pas allemand ». Il est hors de doute que le trop fiévreux mouvement de ce port répond assez peu à l'idée que l'on se fait d'ordinaire de l'activité germanique, et, la confusion des types et des langues aidant, la première impression est plutôt celle d'un quelconque Brooklyn.

Impossible néanmoins de bien comprendre les surprises que nous réservait la vie allemande de ce temps-ci sans compter avec le rôle que joue par delà le Rhin cette autre capitale. C'est donc ici que chaque année débarque sur la terre des Nibelungen

un peu beaucoup de la mentalité jamais à bout d'audaces et des instables façons du Nouveau Monde, et comme prestement elles déteignent sur ce vieux sol, les choses d'outre-mer!... Au demeurant, si l'Oncle Sam ne fait guère que traverser Hambourg, il est telles villes en Allemagne où il ouvre plus volontiers ses malles, et souvent pour des mois : Berlin, Francfort, Dresde, etc... Berlin, cela s'entend, — et cela s'entend d'autant mieux que l'empereur Guillaume II est assez accueillant aux riches étrangers (ou aux étrangers enrichis : ce sera comme vous voudrez, je n'ai pas de préférence) pour que la petite noblesse allemande s'étonne à mi-voix d'une faveur dont elle est elle-même loin de bénéficier toujours. Francfort est le point de jonction de toutes les grandes routes de l'Allemagne occidentale. En ce qui concerne Dresde : l'une des jolies villes de l'Europe, un musée illustre, la *Vierge* de Saint-Sixte, de grande musique, un quartier (« Amerikanisches Viertel ») que les indigènes semblent réserver aux élégantes fantaisies de cet heureux cosmopolitisme, une administration et une police savamment indulgentes, — et, de même qu'il est considérable à Berlin, quel n'y était pas en haut lieu le succès des Américaines avant que tant de tristesse n'eût accablé la cour de Saxe!... En réalité, on ne saurait imaginer combien l'argent américain devait impressionner un peuple

si longtemps pauvre et de mœurs si simples alors. Ainsi, Hambourg est bien autre chose que le second ou le troisième port marchand de la vieille Europe — et son rôle, il est celui d'une sorte de formidable « entremetteur », si l'on peut dire.

Quant à Berlin, il devient de jour en jour plus évidemment « la Capitale », dans un pays qui, en dépit d'un demi-siècle tantôt d'hégémonie prussienne, en aura compté jusqu'à demain trois ou quatre, au bas mot. Voyez donc. Non seulement il y a un « esprit berlinois », mais, comme il y a une littérature parisienne, il y a désormais une « littérature berlinoise ». Il y a même un « style berlinois » (!) La « bohème de Berlin » fait concurrence à celle de Munich (car les Allemands ont encore une bohème!). Leipzig a, depuis un moment déjà, toutes les peines à maintenir en face de Berlin sa réputation de première université de l'Allemagne... « Il faut » habiter Berlin; « un honnête homme » habite Berlin ou, pour le moins, quelque temps chaque année... Berlin « consacre »...

Oui, Berlin est décidément « la Capitale », et il convient, il convient éminemment que nous ne doutions plus — plus jamais — que d'ailleurs tous les fiers particularismes d'antan n'en aient pris leur parti, bon gré, mal gré...

Et maintenant, de cette Allemagne nouvelle, jusqu'à quel point nos voisins ont-ils conscience? De tout « ce déplacement », de tout « ce fléchissement de leur moralité », que pensent-ils, eux? Nous avons à plusieurs reprises hasardé devant des Allemands que l'Allemagne n'était peut-être plus ce qu'elle était voilà quelques brèves années. Pour si vague qu'elle soit, la formule en vaut une autre et elle reste par ailleurs suffisamment discrète. Or, essayez : ou votre interlocuteur esquivera toute réponse, ou sa réponse tiendra dans un petit mot : « *Leider!* — Hélas! ». Nombre de circonstances sont en outre pour donner à penser que l'on trouverait sans peine dans l'élite intellectuelle d'outre-Rhin plus d'un esprit assez inquiet devant la crise que traverse l'Allemagne pour souhaiter à celle-ci l'héroïque remède qui achève ou guérit — momentanément au moins — les nations malades. Le *nulla redemptio sine effusione sanguinis* des Écritures demeure à travers le temps et l'espace...

Mais on sait toute la vertu que comporte la con-

fiance en soi... Si nous avions un fils, qu'il eût vingt ans et qu'il voulût voir l'Allemagne de près, nous lui répéterions en l'accompagnant à la gare : « Ne t'en laisse pas imposer; sois convaincu jusqu'au bout que nous les valons pour le moins; ne néglige pas une occasion de le leur dire (en gros, sans leur fournir jamais de détails) et dis-le-leur poliment, froidement, en les regardant en face, car par-dessus tout ils manquent d'aristocratie et **rien ne les rend braves comme l'espoir de pouvoir abuser de plus faibles qu'eux.** »

(Revue française, juin 1913).

ÉTUDIANTS FRANÇAIS ET ÉTUDIANTS ALLEMANDS

CE QU'ILS LISENT

Parce que l'on saurait d'un peuple quels sont les deux ou trois écrivains qu'il lit le plus volontiers, quel est le peintre qu'il admire le plus communément et quel est le musicien qui l'émeut au plus profond de son âme, est-ce à dire que l'on saurait encore comment il sent, ce qu'il pense, quelles seront tout à l'heure, dans une circonstance donnée, ses impressions et son attitude ?

On ferait sans doute de pauvre politique à prétendre trouver dans les préférences d'une collectivité de bien formelles indications. Trop périlleuses seraient ici les conjectures les mieux déduites. Les engouements d'une même époque sont merveilleusement déconcertants. Et pour l'inquiète joie de nos esprits, croyons plutôt que le geste humain demeure, quoi qu'on en dise, riche d'imprévu.

Cependant, la popularité de nos trouvères et de nos troubadours, par exemple, nous est un précieux commentaire de notre histoire du onzième au quatorzième siècle. De même, l'on comprendrait moins certaines heures de la Renaissance italienne sans les émotions et l'enseignement préalablement dispensés par Michel-Ange.

Ainsi, peut-être, n'était-il point tout à fait sans intérêt de s'enquérir de ce que lisent — indépendamment, cela s'entend, des savants traités prévus par les programmes comme des secourables mémentos qui y suppléent — ceux qui représentent parmi nous « l'âme de demain ».

D'autre part, tant de « bons esprits », évidemment sensibles à la commodité d'une large simplification, nous affirmant que, complémentaires l'un de l'autre, le génie français et le génie allemand se partagent la primauté intellectuelle et le gouvernement de la pensée en Europe, nous avons cédé à cet espoir de donner plus de saveur à notre modeste enquête en nous informant parallèlement des habituelles lectures et des goûts probables des « escholiers » d'outre-Rhin.

Mais, en premier lieu, toute cette jeunesse lit-elle?

Le métier d'écrivain, va-t-on répétant, ne nourrit pas ou déjà ne nourrit plus son homme, faute

d'acheteurs... Le commerce de la librairie est tout plein de gémissements. Cet âge de « vie intense » raille la distante sagesse qui sans hâte s'enrichit dans la compagnie des livres... Le triomphe de l'esprit utilitaire, le souci d'une spécialisation de jour en jour plus étroite, la passion du théâtre et la manie des sports ont tué, nous assure-t-on, à jamais tué l'amour de la lecture...

Si néanmoins la jeunesse des grandes écoles n'est point venue à cette extrémité de renoncer à toute culture générale, à quels flambeaux s'éclaire-t-elle, quels sont ses initiateurs? Fréquente-t-elle chez les poètes et, dans ce cas, chez lesquels? Que préfère-t-elle : la philosophie ou l'histoire, la politique ou la sociologie? Goûte-t-elle la critique? Que lui disent les romanciers?

Quelque dix ou douze noms, parfois encore en pleine ascension vers la définitive célébrité, semblent fixer aujourd'hui toutes les admirations des jeunes hommes. Autour de nous, leurs prestigieuses syllabes font comme un chant de gloire, mais en réalité un peu discordant de prime abord. Car on rêverait longtemps devant le culte qui rapproche sur les lèvres d'une même génération et pour une parallèle louange : Anatole France et Maurice Barrès, Bergson et Jules Lemaitre, Fouillée et Nietzsche, Henri de Régnier et Mæterlinck... Ferveur vraie ou pur snobisme?

Il importe aussi d'essayer de discerner ce que sous-entendent, sincères ou strictement verbales, ces admirations. Il est clair que les grandes crises sociales, les à-coups de la guerre, les soubresauts des révolutions sont de moins en moins nécessaires pour déterminer dans la manière d'un peuple de rapides et profondes modifications. Chez nous, ceux qui viennent de dépasser la trente-cinquième année n'ont-ils pas, dès maintenant, la désagréable impression par instants de se trouver comme dépaysés parmi leurs cadets de dix ans plus jeunes à peine? Et surtout ne croirait-on pas que c'est une Allemagne nouvelle déjà qu'est en voie de nous faire l'obscur travail qui, sans cesse, transforme le monde sous nos yeux? Or, quelle est la part des maîtres dans ce travail, et cette action dans quelle mesure la fidélité des disciples la prolonge-t-elle? Ne pourrait-on dégager les rapports entre la pensée de quelques-uns et les tendances générales de notre époque ?

C'est délibérément que, pour y pousser nos investigations, du reste moins ambitieuses à coup sûr, nous avons à tels autres centres, souvent en un sens plus importants, préféré : Berlin, Bonn et Leipzig; Paris, Nancy et Montpellier.

Si la loi qui a enfin consacré l'existence et l'autonomie de nos « universités » a commencé de

promouvoir cette décentralisation dans les choses de l'intelligence qu'elle a voulu encourager, les exemples de Nancy et de Montpellier, aux deux points extrêmes de notre territoire, nous le diront, et jusqu'à quel point.

Pour ce qui est de l'Allemagne? Grâce à ses façons de grande dame surtout bienveillante à la particule nobiliaire, l'université de Bonn fait figure originale au milieu de ses pareilles. Quant à Leipzig — outre qu'en parlant de ses écoles nous résisterons mal à la tentation d'évoquer de trop personnels souvenirs —, comment, dans la circonstance, nous abstenir devant la ville du Livre?

* * *

Eh bien, d'abord, ni le théâtre, ni les sports, ni même la préoccupation d'une carrière à fournir n'ont, jusqu'à présent, raison du livre aussi complètement qu'on le pourrait imaginer. Les étudiants de ce temps-ci ne lisent point autant que leurs aînés, paraît-il. Ils lisent plutôt en amateurs, croyons-nous, et assez peu de la lente et laborieuse manière que nous enseigne M. Emile Faguet. Mais ils lisent, ils lisent encore.

Les vingt ou trente pages de généralités que

l'on écrirait à ce sujet souligneraient mille nuances. On lit relativement davantage à Nancy qu'à Paris, davantage à Bonn qu'à Berlin. Les étudiantes manifestent une plus vive curiosité d'esprit. Il est établi qu'en France les futurs médecins sont, de nos étudiants, ceux qui lisent le moins, et nous verrons pourquoi. On rencontre en Allemagne des étudiants en droit qui se permettent cette originalité d'acheter des livres : on peut acheter des livres, il est vrai, sans les lire...

Gardons-nous, au surplus, de trouver aucun valable élément d'appréciation dans les doléances, si fondées soient-elles, de MM. les libraires. Oublié-t-on qu'il sont trois, couramment, là où une maison bien conduite suffirait amplement, la jeunesse des universités n'a-t-elle pas à sa disposition, d'ordinaire au prix d'une très modique redevance, les bibliothèques, voire les salles de lecture les mieux comprises?

Les étudiants de Paris sont, sous ce rapport, privilégiés entre tous. Négligeons les précieuses collections de la Faculté de droit et celles de la Faculté de médecine qui, trop spéciales, échappent à notre point de vue. Mais voici en premier lieu, à l'usage exclusif de MM. les Professeurs et de MM. les Étudiants, la Bibliothèque de l'Université (bibliothèque de la Faculté des lettres et de la Faculté des sciences). Elle accumule sans cesse, en réservant

aux ouvrages de culture générale près des deux tiers du total de ses acquisitions annuelles. Le rapport officiel sur la situation des établissements d'enseignement supérieur pour l'année scolaire 1910-1911 établit que l'empressement est d'ailleurs considérable à la Bibliothèque de l'Université. « Le nombre des lecteurs y a été, nous dit-il, de 174 534, dont 26 232 pour la salle d'études françaises. Il a été communiqué 522 192 volumes. Les prêts à domicile ont été portés au compte de 2 206 personnes pour un nombre de 19 479 volumes. »

La Bibliothèque Sainte-Geneviève, elle, est ouverte au grand public. Aussi, le petit peuple de ses habitués montre-t-il une figure sensiblement autre suivant les saisons et les heures. En hiver, toute une grelottante humanité y réfugie, dans la tiédeur des calorifères, d'interminables somnolences. Des employés de magasins, à la fois soucieux d'équilibrer leur budget et d'économiser une trop coûteuse lumière, y viennent faire « des écritures », une fois achevée la tâche quotidienne. Pourtant, dans le voisinage immédiat des écoles, la Bibliothèque Sainte-Geneviève a ses amis chez les étudiants également. Il est vrai que ces amis-là se recrutent de préférence parmi les fantaisistes et les irréguliers : après tout, cette belle salle a son charme aux jours de bonne résolution... ou de trop cruelle impécuniosité.

Il convient en outre — pour ne compter, il va de soi, qu'avec les principales ressources du Quartier — de mentionner la bibliothèque de l'A. Elle doit ses premiers volumes, sauf erreur, à une gracieuseté d'un ancien président de la République. Tout à l'unique idéal d'une plus étroite camaraderie et d'une concorde qui considérerait de très haut les misères de la politique, on était plein d'ardeur, en ce temps-là, à l'Association générale des Étudiants. Au bref, ce fonds ne s'est pas beaucoup accru depuis le don de M. Casimir-Périer. Mais entre un billard et un fumoir, des livres sur de solides rayons sont indispensables. Ceux que l'on trouve ici ne sont même pas absolument délaissés. « Et puis, et puis, le périodique fait une telle concurrence au volume! »

Maintenant, dans quelles proportions les 17 000 étudiants immatriculés à l'université de Paris (17 000 en chiffre rond, année scolaire 1910-1911, défalqués les élèves de l'École de pharmacie) mettent-ils à profit tant de facilités?

C'est une question où l'on verra peut-être mieux qu'une simple devinette.

Le rapport dont nous parlions il y a un instant ne nous fournit aucune indication d'ensemble à ce sujet. Un amateur de ce genre de problèmes, assez compétent en la matière pour s'être dès longtemps essayé à répondre à ce point d'interrogation,

estime, lui, que le sixième environ de la population universitaire de Paris pratique le luxe de lire au sens où nous l'entendons. Quoi qu'on pense de cette évaluation, elle se base sur un calcul en principe fort défendable. Il considère, ce calcul, que les étudiants de la Faculté des lettres et les étudiants étrangers seraient surtout empressés à chasser en marge des programmes. Or, d'après la dernière statistique, la Faculté des lettres compte 1 963 inscrits français et l'ensemble des Facultés, 3 439 inscrits étrangers. De ce contingent de 5 000 intelligences (1 963 + 3 439 = 5 402 exactement), il faudrait de nouveau soustraire une quantité qui, d'après des chiffres dans le détail desquels nous éviterons de nous perdre, réduirait à un peu plus du septième du total des étudiants de Paris la fraction de ceux d'entre eux qui lisent. « Et nous découvrirons sans peine, poursuit notre calculateur en continuant d'aligner sa terrible arithmétique, nous découvrirons chez les étudiants français en droit, en médecine et en sciences les quelques unités qui parferont l'approximatif sixième que nous avons eu l'heur de vous annoncer. »

En supposant que cette évaluation n'excède pas la vérité, où vont les curiosités, sinon nécessairement les sympathies de ces amis des livres?

Il est assurément difficile, il n'est pas impossible

de le savoir. En tout cas, si, serrant le problème de près et non content de s'informer aux sources où s'alimentent ces curiosités, on ne craint pas d'élargir l'enquête, de provoquer les avis à première vue les plus divers, de multiplier et de varier les expériences, on ne tardera pas non seulement à dresser une série d'observations générales, mais à remarquer aussi dans les constatations auxquelles on aboutira bien d'autres concordances que celles, trop évidentes, que détermine la mode. Au juste, les noms auxquels se prennent ces lectures se répètent avec une telle fréquence que le rappel finit par en sembler monotone. C'est toutefois cet accord qui nous importe au premier chef.

Le détail de nos recherches à la Bibliothèque de l'Université voudrait un volume. Nous serons forcément moins long. Notre calculateur avait sans doute raison en accordant cette place dans ses supputations aux étudiants étrangers; en effet, ce sont eux d'abord qui « lisent » ici. Nos compatriotes qui fréquentent la Bibliothèque de l'Université sont en général visiblement absorbés dans la préparation de leurs examens. Lisent-ils cependant : leurs lectures révèlent souvent des goûts plus exigeants et plus de maturité. Il convient, du reste, de reconnaître que les Allemands qui hantent ces parages (notre seule Faculté des lettres en compte 190 d'après la dernière statistique) y sont

considérés de même comme des « piocheurs » n'ouvrant un roman qu'à bon escient. Les Roumains — qui d'ailleurs travaillent, eux aussi, — lisent davantage. Mais un extraordinaire mélange de Serbes et d'Ottomans, d'Égyptiens et de Russes, de Russes surtout, forme le gros des lecteurs à la bibliothèque de « notre » Université. C'est au nombre moyen de 600 que, par jour, les Russes franchissent cette porte et les femmes fournissent le tiers de ce contingent; et si vous vous renseignez auprès des initiés, ils seront unanimes à vous dire que les Russes que l'on voit en ces lieux ne font guère que cela : « lire », et que cet énorme appétit ne recule devant rien.

Que s'il s'agit à présent de marquer le sort que ce public réserve aux poètes, aux philosophes, aux historiens, aux romanciers au milieu desquels il respire, plutôt que de nous attacher aux genres ou que de séparer dans la gloire les vivants d'avec les morts, nous maintiendrons une distinction qui a peut-être son intérêt. Auprès donc des étrangers, Rousseau, V. Hugo, Musset, Heine, George Sand, Balzac, Maupassant, Dumas fils, Zola, les Goncourt, Nietzsche, M. Frédéric Masson et M. Lavisse l'emportent, et de beaucoup. Sans faire également fi de tous ces noms, certes (sans ignorer celui de Nietzsche, notamment), les lectures plus circonspectes des étudiants français en favorisent d'au-

tres : ainsi ceux de Flaubert, de MM. Henri de Régnier, Bergson et Fouillée, et en privilégient trois nouveaux : ceux de MM. Maurice Barrès, Anatole France et Mæterlinck.

M. Barrès et M. France ont aussi leurs fervents dans l'élite que nous avons pu atteindre grâce à l'intervention de l'un des maîtres en même temps les plus éminents et les plus aimés de la Faculté de droit. Comme il avait bien voulu interroger pour nous sur leurs « préférences » les jeunes gens que, dans un cours spécial, il prépare à de difficiles examens, cette consultation aboutit au résultat suivant : pour M. Barrès, 4 voix; pour M. France, 2 voix; 2 voix à M. Pierre Loti; 1 voix à Balzac; 1 voix à M. Paul Bourget; 1 voix à M. René Bazin; 1 voix à M. Henri de Régnier; 1 voix à M. G. Séailles; 1 voix à M. Romain Rolland; 1 voix à M. Jaurès.

Nous nous sommes amusé à répéter nous-même l'expérience en veillant à ne nous adresser qu'à des étudiants français (en lettres pour la plupart) et en demandant à chacun d'eux de s'en tenir à un écrivain vivant. Or, dans les vingt-six réponses que nous avons ainsi recueillies, figurent : le nom de M. Barrès, 8 fois; celui de M. France, 6 fois; ceux de MM. Jules Lemaître et Mæterlinck, chacun 3 fois; celui de M. Fouillée, 2 fois; ceux de MM. Loti, Faguet, Richepin, Bergson, chacun

1 fois. Enfin, consignons, textuellement, l'avis d'un vingt-septième interlocuteur qui nous déclara sur le ton du tsar de toutes les Russies rendant un ukase : « Par delà les vivants et les morts, il y a Flaubert... qui a écrit *Salammbô*, et il suffit! »

Et voilà des admirations dont quelques-unes ont bien leur très précieuse signification. Ce sont celles d'une minorité, d'accord : elles valent d'autant plus. Il en est même dans le nombre sur lesquelles elle se divise en deux camps, cette minorité, et il importe de considérer que l'on retrouve rue d'Ulm les deux fractions qui, dans les milieux de la Sorbonne, paraissent se ranger soit derrière l'auteur des *Déracinés*, soit derrière M. Bergeret.

Par ailleurs, il est des « gloires » dont on attendait peut-être le rappel et autour desquelles nos indiscrétions n'ont pas su réveiller l'écho. Que penser de cette abstention à l'endroit de Schopenhauer, et de Renan, et de Tolstoï?... A la réflexion, on aurait d'autres surprises. Il n'est pas impossible que Stendhal ait vu s'élargir un peu le petit cercle de ses amis en ces dernières années, mais le nom de Sainte-Beuve est de ceux que, sauf à l'Institut catholique, nous n'avons pas enregistrés en recueillant ces notes. Pour ce qui est de Taine, sa mémoire continue de subir la loi qui veut d'abord un temps de silence autour des œuvres que retient un plus lointain avenir.

Cependant, on remarquera que les philosophes surtout semblent négligés en l'occurrence. Eh! sans doute, Nietzsche et M. Bergson ont leurs grands lecteurs au Pays latin. La constatation de cette faveur, dont la suite nous aidera du reste à saisir la portée, ne réussit qu'à souligner cette observation : c'est en matière de philosophie que nos étudiants en lettres s'écartent le moins volontiers de leurs programmes.

Au surplus, la lecture est un luxe. Les heures sont devenues précieuses. On n'ose plus redire combien les esprits se sont faits pratiques sur la montagne Sainte-Geneviève. D'un ami à nous auquel ses fonctions en marge de l'enseignement officiel valent de connaître beaucoup mieux qu'il ne le pourrait des hauteurs d'une chaire nombre d'étudiants en droit, ces appréciations :

Quelques-uns pourtant persistent à s'occuper de la chose publique : ils figurent dans ces petits groupes qui, de loin en loin, essayent de galvaniser le Quartier... J'en sais qui jamais n'ouvrent un journal. Je dis bien « un journal », car nous avons des feuilles incomparables dans la relation des faits-divers... Portez, portez sur vos tablettes, que l'on trouverait en face du Panthéon des étudiants continuant de tout ignorer de la R. P., après trois ans de cette bataille, et jusqu'à la signification, il se peut, de cette abréviation... Voyez aussi comme le peu de goût pour « le

droit pur » atteste de nouveau les progrès, en fin de compte explicables, de l'esprit utilitaire chez cette jeunesse. Le chapitre des conflits entre le capital et le travail est devenu d'un intérêt plus pratique... La plupart de nos thèses de doctorat traitent aujourd'hui de législation sociale et, pour l'heure, ce sont les Roumains — les Roumains, race d'avocats, — qui sauvent « les études proprement juridiques » à la Faculté de Paris.

Ce sens pratique, il est autrement marqué encore chez nos futurs médecins. Pour le surplus, c'est parmi eux surtout que se rencontrent ces grands laborieux dont un véritable initié du Quartier nous citerait les noms. Mais où donc un étudiant en médecine dont l'ambition rêve peut-être des plus difficiles concours prendrait-il le temps de lire? Pour celui qui se contente de sauver la face, la culture générale n'est guère son fait. Un homme du métier, et qui est par surcroît des familiers de l'École d'anthropologie, nous fournit ce « document », dont nous avons aisément contrôlé *de visu* l'exactitude : à la bibliothèque de la Faculté, les exemplaires de tels grands traités, cependant pour ainsi dire classiques (c'est le cas pour les ouvrages de Ribot), n'ont, croirait-on, jamais été feuilletés. D'inévitables exceptions confirment la règle : elles sont rares. Nous avons bien découvert en nous renseignant sur la question quelques étudiants en médecine qui lisent avec une sorte de rage : tous

étaient des étrangers. Si d'ailleurs on n'a plus le temps de lire, on a dû pareillement renoncer à ces habitudes de facile plaisir qui inquiétaient les mamans et que les pères, ayant grisonné, excusaient souvent avec un soupir. Personne qui ne sache avec quel entrain nos internes s'entendaient, hier encore, à agrémenter leur « austère » existence derrière les murs de nos hôpitaux. Mais on a cessé de s'inviter même « entre confrères », — et quant aux profanes de joyeuse compagnie que l'on recevait du dehors, ils seraient trop dépaysés autour de ces tables où ne s'échangent plus que les mots indispensables au maintien des rapports quotidiens.

Cette humeur si volontiers « raisonnable », cette indifférence en matière de politique, ce refroidissement à l'endroit des études philosophiques, et cette vaillance quand même devant la nécessité d'un très dur labeur, et cet oubli de certains noms en regard de ces ardeurs contraires autour de certains autres, et ce que l'on perçoit de générosité néanmoins et quelquefois de noble inquiétude dans le heurt de ces sentiments, cela, tout cela est tellement dans l'air que respire notre jeunesse et y prime tellement les mille considérations d'éducation et de milieu que nos renseignements quant aux étudiants catholiques de Paris

n'en sont souvent que la formelle confirmation.

Ce n'est pas que ceux-ci n'aient leurs lectures à eux. Elles ne tendent, en bien des cas, qu'à révéler plus clairement les dispositions que nous avons parfois pressenties ailleurs; et les réflexions auxquelles elles se prêteraient nous conduiraient tout droit à cette conclusion : qu'une vie plus disciplinée ne fait qu'intensifier chez ces jeunes gens les meilleures aspirations de ce temps-ci.

Une centaine, en moyenne, de lecteurs assidus s'adressent chaque jour à la bibliothèque de l'Institut catholique. En consultant le mouvement de ces 200 000 volumes sur le cours d'un mois, par exemple, nous noterons pour leur fréquence au chapitre des emprunts les noms de saint Thomas, de Montaigne, d'Auguste Comte, de Le Play; de Chateaubriand, de Vigny, de Lacordaire, de Montalembert, de Balzac, de Flaubert, de Brunetière — et pour sans autre distinction ranger à part les vivants, ceux de MM. Jules Lemaître, Barrès, Faguet, Max Turmann, Fouillée, Bergson. A ces noms s'ajoute celui de Taine qui, céans du moins, a son public. Et puis, croirons-nous ici à un goût particulier pour la critique littéraire? Voici enfin quelques lecteurs pour Sainte-Beuve, et remarquons ensuite que nulle part le succès des récentes conférences de M. Jules Lemaître sur Chateau-

briand ne fut peut-être aussi considérable que dans ce milieu.

N'oublions pas non plus de mentionner, tandis que nous sommes chez les étudiants catholiques, la bibliothèque, fondée par Ozanam et qui réunit près de 20 000 volumes, du Cercle du Luxembourg. Elle a ses grands amis. On y suit attentivement nos principaux périodiques. Ce printemps dernier, comme le premier merle de la saison sifflait dans les arbres du voisinage, nous y avons vu des fronts tout chargés de rêve se pencher sur des vers.

Mais nous avons mieux que ces détails. Nous avons la vivante parole de l'un des maîtres les plus près de l'esprit et du cœur de cette jeunesse :

Ce que lisent nos étudiants et ce que le choix de ces lectures laisse percer de leurs dispositions d'esprit?... Il serait au moins présomptueux, nous dit-il, de se prononcer absolument. Il convient trop de compter avec la mobilité d'un âge qui, souvent, se cherche encore, et de se méfier de ses engouements. J'en ai tant vu de ces enthousiasmes d'un matin... ou d'un soir! Tenez, il me souvient du succès — qui dura bien six semaines — que nos habitués du Cercle du Luxembourg firent jadis à une belle conférence de M. Melchior de Vogüé sur le roman russe : mais que de chemin depuis, et sommes-nous assez loin du « roman russe » et de « l'âme russe » et de la « pitié russe »!... Dans un autre ordre d'idées, voyez comme l'attention s'est dé-

prise de Schopenhauer. Il n'est d'ailleurs point douteux, à propos de Schopenhauer, que l'on goûte moins la philosophie pour la philosophie. M. Bergson a ses lecteurs, c'est entendu : toutefois, je ne sais pas jusqu'à quel point la doctrine bergsonienne est quant à présent plus qu' « une nouveauté », et il resterait à prouver que cette façon de diminuer le rôle de l'intelligence dans le jeu des facultés humaines, que cet « anti-intellectualisme » ne finira pas par agacer... Nietzsche ? Évidemment, il est des âmes chez lesquelles le nietzschisme est pour flatter, pour exalter dangereusement « l'orgueil de vivre ». Dans notre pays, cependant, cette philosophie est surtout « une curiosité », elle aussi. J'ai bien rencontré quelques jeunes gens... très jeunes... qui prétendaient demander à Nietzsche des leçons de volonté et d'énergie : au fond, ils cédaient à l'attrait d'une littérature à coup sûr originale... Je crois plutôt que, d'une manière générale, notre jeunesse est en voie de se ressaisir. Un point me paraît acquis : c'est que le cœur n'est décidément plus à ces replojements et à ces savantes dissections sur soi-même dont nous avons connu la vogue, il n'y a pas si longtemps, et le gain n'est pas à dédaigner. Oui, les jeunes sont à la recherche d' « autre chose », de quelque chose de plus substantiel à la fois et de plus vigoureux... Je ne suis même pas de ceux qui déplorent les progrès parmi eux de l'esprit pratique. Partout il faut aujourd'hui « la vocation » et beaucoup de travail? On s'est mis à défendre ses heures et on s'en tient de préférence à ses programmes? Tant mieux! Notre temps le veut ainsi, et nous aurons toujours, chez nous, de la fantaisie, de la générosité et de l'enthousiasme en réserve... Un fait encore, où vous verrez une indica-

tion : c'est comme spontanément que nombre de nos étudiants catholiques s'intéressent aux questions sociales avec le sentiment, semble-t-il, qu'ils s'assureront plus certainement sur ce terrain-là l'emploi de leurs facultés, qu'ils y pourront quelque jour agir, réaliser...

*
* *

Ces observations sont-elles couramment applicables à la jeunesse de nos universités, ou bien la province nous réserve-t-elle des surprises? Trouverons-nous en Lorraine de nouveaux aperçus, ou au moins quelque détail que nous n'ayons point eu jusqu'ici l'occasion de relever? On ne sait jamais ce qui peut arriver : si les étudiants de Nancy allaient en tenir pour la sociologie ou même, sous prétexte qu'ils habitent une ancienne capitale toute peuplée de tumultueux souvenirs, se permettaient de préférer l'histoire au roman?

Quelques rapides précisions se chargeront de nous répondre.

Deux chiffres nous fournissent un premier renseignement. Les archives de la bibliothèque universitaire de Nancy (qui du reste ne possède pas à ce jour, il s'en faut, les œuvres complètes des contemporains) établissent que pour le seul ser-

vice du dehors il a été prêté à domicile au cours de l'année scolaire 1910-1911 exactement 3561 volumes de littérature, d'histoire ou de philosophie et que ce total, au surplus, n'est à répartir qu'entre 308 lecteurs. On aime donc à lire sur les bords de la Meurthe. Mais nous ne ferons pas une découverte en notant qu'on lit relativement davantage loin de Paris où, sans parler de tant d'autres sollicitations, le théâtre reste quand même toute la pâture intellectuelle de tant de braves gens.

Il faut considérer au demeurant que, comme la plupart aujourd'hui de nos universités, celle de Nancy a ses Allemands et ses Russes. Or, de là-bas, on nous écrit : « Les jeunes gens de nationalité étrangère qui suivent nos cours ont d'habitude l'esprit très curieux et se montrent friands de littérature française. »

Nous y voilà bien, cependant. De nouveau, c'est de « littérature » qu'il est question d'abord. Et, de nouveau, la chose est vraie, qu'il s'agisse de nos compatriotes ou des étudiants étrangers.

D'ailleurs, à Nancy encore, ce sont ces derniers surtout, pour lesquels romantiques et parnassiens ont tout l'attrait de l'inédit, qui lisent nos poètes, — et nous ne nous étonnerons pas du goût que ces jeunes gens de dix-huit à vingt-deux ans manifestent pour le chantre des *Nuits*. Que si nous parlons prose, moins prévue était peut-être l'at-

tention spéciale dont ils font montre — et que dans un instant nous retrouverons aussi formelle à Montpellier — pour « la bonne dame de Nohant ». Nous sommes incapable d'ironie et nous nous en voudrions d'une irrévérence, mais des raisons pour ainsi dire extrinsèques suffiraient à la rigueur à expliquer cette prédilection. George Sand est de cette demi-douzaine de nos écrivains que la facilité de leur manière recommande à la particulière bienveillance des étrangers curieux, justement, de « littérature » française, soit même simplement désireux de se familiariser avec notre langue. Étant en Allemagne, n'avons-nous pas, à deux ou trois reprises, entendu Gretchen vanter — avec quelle terrible innocence! — l'auteur d'*Indiana*, dans la société de laquelle « on peut beaucoup *profitiren?* »

Pourtant, Germains et Russes ne sont, après tout, qu'une poignée à Nancy. Qu'y lit-on chez les nôtres? Mieux vaut, en vérité, ne pas essayer de leur chercher des goûts originaux. La province?... Il n'est plus que les sceptiques du boulevard pour y croire.

Nos étudiants nancéiens sont bien trop de ce temps et de ce pays-ci pour ne point admirer ce que l'on admire à Paris. Au point de vue littéraire, nous reproduirions à leur actif tous les noms qu'ont relevés nos pérégrinations au Quartier. En

histoire, M. Lavisse est partout un maître de beaucoup d'autorité. En sociologie? Mais non, ne parlons pas de sociologie. MM. Fouillée et Bergson accaparent encore à l'université de Nancy l'attention des amateurs de métaphysique et de morale. On ne concevrait pas enfin que Nietzsche ne fût pas une fois de plus le grand représentant de la pensée étrangère...

* * *

Six cents kilomètres à vol d'oiseau séparent Nancy de Montpellier et, le soleil aidant, nous pouvions nous attendre, nous nous attendions à quelque savoureux contraste entre les deux jeunesses, leurs goûts et leurs habitudes. Le contraste, il est dans la couleur du jour, dans la qualité de la température, dans l'humeur du bon peuple : il n'est certainement pas là où nous l'espérions et où il nous eût fourni matière à une trop jolie antithèse, et trop commode.

Cela ne signifie pas qu'il serait impossible de relever en l'espèce de légères disparités. Il ne serait pas très difficile de les grossir : un peu d'adresse

y suffirait. Ainsi, on épiloguerait à perte de vue et sans mal sur ce point que, décidément oublieux du vieux renom de leur université, les étudiants de Montpellier paraissent moins sensibles encore que leurs camarades de l'Est aux grandeurs de la philosophie. De même, on s'étonnerait bruyamment en constatant que le chantre de *Mireille* — dont l'œuvre rayonne jusque chez les Scandinaves, qui l'aiment sans doute pour toute la chaude et joyeuse lumière qu'elle leur verse — est peut-être plus populaire parmi les étudiants lorrains que parmi les étudiants méridionaux.

Détails imperceptibles de prime abord, toutefois. Au vrai, la situation chez nous persiste telle, ou peu s'en faut, que l'a voulue une discipline si longtemps impitoyable à toutes les originalités caractéristiques des tempéraments sous le ciel de notre pays. La vertu de nos « régionalistes » est grande devant le Seigneur et la postérité célébrera leur mérite.

Quant à nous, comment envisager le cas de Montpellier sans nous répéter? Nous nous tirerons d'embarras en reproduisant sans autre commentaire l'importante lettre dont un très aimable correspondant veut bien nous honorer en réponse à nos questions et qui, s'y fût-elle appliquée, ne rappellerait d'ailleurs pas avec plus de bonheur l'essentiel de ce voyage, trop long déjà, à travers les

habitudes et les sympathies intellectuelles de MM. nos Étudiants :

Il est assez difficile, nous écrit l'homme le mieux renseigné du monde sur les choses de l'université de Montpellier, de distinguer dans les lectures de nos jeunes gens celles qu'ils font par goût personnel et de leur propre initiative. Je crois cependant pouvoir vous signaler les courants que voici.

Peu de philosophie : les œuvres non classiques, les études modernes ne sont pas lues. Légère exception au bénéfice de Nietzsche qui, au fond, est plutôt un littérateur.

De même, peu d'histoire. Taine paraît totalement oublié. Bien plus : l'histoire prise par le côté piquant et récréatif est elle-même négligée.

La sociologie ne jouit d'aucune espèce de faveur.

Les relations de voyage sont complètement laissées de côté.

La littérature, par contre, a de nombreux amateurs.

La littérature classique, cependant, ne semble goûtée que par quelques étrangers, en petit nombre d'ailleurs. Mais les romantiques et les parnassiens ont une importante clientèle parmi eux. Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, pour les poètes, Balzac, Flaubert, et surtout George Sand, pour les prosateurs, ont les faveurs de ce public.

Les étudiants français se tournent plus volontiers vers la littérature contemporaine. Maupassant est des maîtres qu'ils préfèrent. MM. Bourget, Loti, Barrès et quelques autres écrivains vivants sont assez suivis. Renan n'est plus lu que dans ses œuvres purement

littéraires et Leconte de Lisle l'est surtout dans ses traductions d'auteurs grecs.

Les poètes, du reste, et notamment Baudelaire, Verlaine, Henri de Régnier, Richepin, sont loin d'être délaissés par nos étudiants. Mistral, pourtant, est peu demandé.

La littérature étrangère, toutefois, n'a aucun succès, même en traductions. Le nom de Henri Heine est le seul qui revienne ici avec quelque fréquence.

La critique littéraire a ses fidèles, mais assez clairsemés. En général, on s'adresse directement aux œuvres, sans souci des commentaires.

Les ouvrages intéressant la critique artistique et les études d'histoire de l'art, quoique abondamment représentés dans les catalogues de la bibliothèque de l'université de Montpellier, paraissent fort négligés.

Les sciences, même envisagées au point de vue soit de la vulgarisation, soit de la philosophie, c'est-à-dire dans la mesure où elles s'adressent à un public simplement instruit et non aux spécialistes, ne rencontrent pour ainsi dire aucune attention. L'étudiant en lettres ou en droit les néglige; les autres suivent rigoureusement leurs programmes...

Il n'est point jusqu'à cette réserve en ce qui concerne la critique littéraire dont la mention ne reparaisse dans cette lettre.

Il faut en prendre son parti : nous couvrirons d'importantes étapes avant d'atteindre à ce particularisme, renouvelé de l'Allemagne, dont on

nous a assez vanté les longs bienfaits et auquel d'illustres initiatives se sont d'ailleurs intéressées.

* * *

Si, chez nous, un essai du genre de celui-ci a chance de bénéficier de quelque indulgence, ces sortes d'enquêtes ne sont point aussi facilement goûtées du public d'outre-Rhin auquel il faut une manière à la fois plus solennelle et, en apparence au moins, plus rigoureuse. Il n'empêche qu'en Allemagne un autre indiscret, M. Kantorowicz, entreprit déjà, il y a douze ans, de nous renseigner sur les lectures des étudiants berlinois. Et vraiment les vingt pages où il a consigné le résultat de ses investigations — *Was die Berliner Studenten lesen,* Leipzig, 1900 — restent trop justes dans leur ensemble pour que nous nous résignions à les passer sous silence.

La bibliothèque de l'université de Berlin est riche, on y travaille commodément, le versement de quelques pfennigs par mois y donne accès et M. Kantorowicz estime que ceux auxquels elle s'adresse et qui n'y viennent pas lire ne lisent guère. Or il établissait en 1900 que sur 5 000 étudiants (ce nombre a presque doublé en dix ans)

que comptait alors la capitale prussienne, 355 seulement voulaient bien ne point dédaigner tant d'avantages. Mais ces 355 « bûcheurs » étaient une élite, sans doute, — et il allait suffire pour s'en convaincre d'interroger leurs admirations, car, si vastement éclectiques fussent-ils, ils avaient leurs admirations. Hélas! Celles-ci n'étaient point toujours sans noblesse, soit! Elles décelaient cependant, au résumé, une fantaisie telle et parfois à ce point inquiétante que notre homme, n'y comprenant rien, finissait par se fâcher.

Ils étaient tout au théâtre d'abord, au roman ensuite. Ils privilégiaient, parmi les dramaturges, les novateurs du moment : Hauptmann, Halbe, Sudermann, Ibsen, Mæterlinck. Pour ce qui était du roman, ils hésitaient entre Dumas père et Zola, Flaubert et M. Marcel Prévost, les Goncourt et... Eugène Sue. Ah! ces *Mystères de Paris!*... Et puis, l'auteur de *Was die Berliner Studenten lesen* souligne dans sa brochure deux petits faits, sur lesquels nous n'aurons du reste pas l'impertinence d'insister, quoiqu'ils aient leur prix. Au nombre des volumes les plus fatigués de ces collections il fallait ranger, paraît-il, les exemplaires de *la Terre*, de *Nana* et des *Demi-Vierges*. De même, si elle était à peu près unanime à bâiller devant la sévère pensée de *Guerre et Paix*, cette studieuse jeunesse, qui consentait à ne point ignorer Tolstoï, avait ses

raisons (au risque de se voir bientôt déçue dans son attente) pour se montrer, par contre, fort empressée autour et d'*Anna Karénine* et de la *Sonate à Kreutzer*... Est-il si nécessaire d'ajouter que ni la poésie, ni la critique littéraire, ni, il va de soi, la philosophie ne savaient tenter cette « élite »? Lui arrivait-il enfin de souhaiter sur le passé des sociétés humaines plus de lumière que n'en dispense l'enseignement du « gymnase », c'était d'abord pour l'aimable plaisir de chasser l'anecdote, le détail piquant. Aussi, quelle n'était pas son avidité à l'endroit des indiscrétions récemment parues alors sur le chancelier de fer!

Il est deux points, notamment, sur lesquels nos renseignements personnels confirment, à douze ans d'intervalle, ceux que nous devons à M. Kantorowicz. Il est vrai, il est toujours vrai que les étudiants de Berlin lisent assez peu, toute proportion gardée. Il demeure pareillement exact que leurs lectures, quand ils lisent, ne révèlent aucune très caractéristique distinction d'esprit.

Ils se plaisent décidément au dessous des cartes. Ils ne manquèrent donc pas de pratiquer les « Mémoires » du prince de Hohenlohe. Mais on pourra trouver une indication dans cette remarque surtout que c'est au formel détriment des discours et de la correspondance politique du fondateur de l'Empire qu'ils persistent à faire un sort excep-

tionnel aux *Propos de table* du « petit Busch ». D'autre part, ils gardent un faible marqué pour la littérature romanesque, voire rocambolesque. A ce point de vue, la situation, pourtant, n'est plus tout à fait ce qu'elle était. Nous avons en effet cessé d'être les uniques fournisseurs, pour ainsi parler, dans une certaine sorte de production : nos voisins ont maintenant, eux aussi, leurs conteurs couleur du temps : Clara Viebig, Ernst von Wolzogen, E. Tovote, etc. Et depuis que, ayant abjuré la rude simplicité des ancêtres, le Tout-Berlin a résolu de nous ravir le gouvernement des élégances, « l'Athènes de la Sprée » a même ses romanciers mondains : Herr J. von Zobeltitz est ici grand prophète. Et voilà pour contenter bien des goûts... Il nous reste d'ailleurs une spécialité. Il nous reste ce genre, tour à tour pseudo-païen et ultra-moderne, où la tranquille maîtrise de tels de nos écrivains laisse par trop loin derrière elle la relative timidité de leurs conteurs à eux et dont il ne semble pas que les écoliers allemands fassent fi.

Mais encore? Il importe d'être juste : ne doutons point que l'université de Berlin n'ait ses lecteurs de choix, quoi que nous venions d'en écrire.

D'abord, l'enseignement du collège, quelque fastidieux que nous le puissions supposer dans ses gloses autour de *Wilhelm Meister* et de *la Campagne de France*, ne réussit pas nécessairement à décolo-

rer aux yeux de cette jeunesse l'œuvre du plus puissant des classiques nationaux : dans ses rangs, la passionnée ferveur de quelques-uns maintient avec éclat le culte de Gœthe. De notre côté, il nous souvient d'avoir rencontré parmi les étudiants berlinois quelques esprits d'assez d'aristocratie et de suffisante maturité pour rechercher la société de M. de Stendhal. Considérons aussi que les emprunts à la bibliothèque universitaire de la capitale intéressent quand même six fois sur cent l'histoire et la vraie, la grande histoire. A ce sujet, s'ils vénèrent (d'un peu loin) leur Mommsen, nos voisins ne sauraient méconnaître M. Lavisse et ils se plaisent dans le commerce de M. Frédéric Masson (car l'Empire, tout ce qui est de l'Empire, ne cessera pas de sitôt d'obséder la pensée germanique). Les sociologues, en outre, ont une clientèle relativement nombreuse dans les universités allemandes, du moins dans certaines d'entre elles : et c'est le cas ici, où l'on s'est mis à rivaliser d'indépendance avec Leipzig.

Pour la quatrième fois, rééditons enfin, à propos des étudiants prussiens, une remarque qui pourrait bien dans un moment s'imposer à nos réflexions comme la constatation d'un fait également constant en Allemagne et chez nous. Dans la patrie encore de Leibniz, de Kant et d'Hegel, la philosophie proprement dite paraît avoir perdu de son

attrait, et l'exemple de Berlin ne serait pas pour démentir l'observation. On ne saurait se refuser à une lecture d'agrément. Qu'il s'agisse d'histoire ou de littérature, à la rigueur on voudra réapprendre, tant sont gênantes certaines lacunes. Mais trêve de « vaines spéculations »!

Outre-Rhin, l'éclatante exception que cette réserve à l'égard des professionnels de la sagesse consent en faveur de Nietzsche procède du reste assez souvent, croyons-nous, d'un état d'esprit plus particulièrement répandu dans la jeunesse allemande d'aujourd'hui. **Si, faisant abstraction du fond même des doctrines de l'auteur de** *Par delà le bien et le mal*, **on prétendait voir dans le nietzschisme une discipline surtout et une école d'ambition et d'énergie, nulle part celui-ci ne revêtirait, semble-t-il, aussi rigoureusement que dans son pays d'origine cette portée d'un code de vie intérieure.** Il est fatal, en effet, que l'enseignement de « la volonté de puissance » rencontre céans des âmes spécialement disposées à le hausser — ou à le réduire? — aux proportions d'une morale individuelle pratique. Pour qui s'est amusé à observer les étudiants de Berlin ou de Leipzig, toute la manière de la plupart de ceux d'entre eux qui détiennent en germe les grandes réalisations de la cérébralité germanique ne se résume-t-elle pas à l'heure qu'il

est dans l'urgent besoin et dans la douloureuse impatience de s'arracher à de trop quelconques traditions et de s'élever coûte que coûte, et de s'imposer?

De fait, le niveau social a singulièrement fléchi dans les universités allemandes. Il fut un temps où l'étudiant, là-bas, appartenait presque à tout coup à une famille riche ou pour le moins aisée. Il n'était pas si rare alors que son inscription à Berlin, à Göttingen ou à Heidelberg (sans parler du cas exceptionnel de Bonn) n'eût aucun but immédiat, fût une pure superfluité. Songeait-il au surplus à fournir une carrière, il n'ignorait pas que pour lui le chemin serait commode, que la situation des siens ou sa fortune personnelle lui permettraient de souffler en route, qu'autour de lui les professions libérales étaient plutôt fort rémunératrices. Mais voilà qu'en Allemagne aussi l'ambition s'est vulgarisée de s'assurer les avantages et de conquérir la supériorité que donne un peu de savoir. D'où, en même temps qu'une concurrence partout plus pressante, cette tendance — dont les étudiants de Leipzig nous diront la menace grandissante — à briser les cadres, à brouiller les catégories...

* * *

On comprendrait mal d'ailleurs qu'un peuple follement entiché de distinctions sociales, chez lequel c'est formelle incorrection de ne point, à tout propos, rappeler aux gens leurs fonctions et leurs titres et dont la force et la grandeur sont faites pour une part appréciable de ce souci de la hiérarchie et de ce sens du respect, ne différenciât pas les classes, n'eût pas sa gentry jusque sur les bancs des écoles. Mais il y a Bonn..., Bonn qui fut bienveillant à la jeunesse de Guillaume II. Car Guillaume II étudia à Bonn, et pareillement le kronprinz Frédéric-Guillaume, — et si les écoliers de Bonn ne se fussent point aliéné le cœur de César en provoquant une sévère intervention du « sénat de l'Université » pour avoir trop vigoureusement brimé un de leurs camarades, où les pères avaient passé, les fils eussent bien passé à leur tour.

L'exemple de si haut venu ne pouvait qu'encourager la prédilection de l'aristocratie prussienne pour la célèbre université. Par delà le Rhin, l'avantage, au surplus, n'est certes pas à dédaigner d'appartenir ou d'avoir appartenu aux « Borusses ».

Or ceux-ci triomphent à Bonn. Ces fameux « corps » sont autant que de catégories, de divisions, de subdivisions sociales en Allemagne, et, dans cette curieuse réduction de toutes les vanités, « les Borusses » figurent un sommet : « on en est » ou « l'on n'en est pas », et personne ne sait à quel prix les héritiers présomptifs de la haute banque ou de la grande industrie ont parfois réussi à « en être ».

Que tant d'heureuse futilité soit bien conciliable avec le goût de la culture générale, on en doutera. Les quatre mille étudiants de Bonn, cependant, n'ont pas tous été bercés par une authentique douairière, ni même ne sortent pas tous d'un milieu également opulent. A côté de ceux auxquels leur naissance facilitera l'accès des hautes charges de l'État ou qui, avec le concours de savants spécialistes, remueront quelque jour de vastes affaires, ou qui, leur droit terminé, plus simplement encore rentreront chez eux sans autre ambition que d'y mener l'existence du gentilhomme campagnard, il en est de moins favorisés et qui, modestement, devront gagner leur pain comme avocats, médecins ou professeurs. Ces derniers, c'est probable, forment la masse des six mille huit cents lecteurs venus de l'université qu'accusent dans leur rapport pour l'an de grâce 1911 les administrateurs de la bibliothèque municipale de Bonn (*Bonner Bücher und Lesehalle*).

Il vaudrait d'être analysé, ce rapport. Les chiffres ne sont pas toujours ennuyeux. Ceux qu'il accumule, si nous pouvions nous y arrêter sans nous éloigner de notre sujet, nous fourniraient sur la psychologie et les mœurs d'une petite ville allemande une infinité de ces détails qui sont toute la vie d'une physionomie et auxquels les observateurs de profession ne manquent jamais de fermer les yeux. C'est ainsi qu'à feuilleter ses pages, nous constatons : qu'à Bonn la curiosité qui s'attache à nos écrivains l'emporte dans la proportion de 4 contre 1 sur celle dont bénéficient les écrivains anglais ; que le menu peuple de la localité, ouvriers et petits employés de commerce, lit avec ardeur; qu'auprès de ce public les relations de voyage, les vers (mais oui, les vers!) et le théâtre font prime; que ce zèle, du reste, mollit un peu dès avril reparu, car le cœur de l'homme cède aux mêmes sollicitations sous toutes les latitudes et les poètes les plus aimés partout pâlissent devant la magie des cerisiers en fleurs. Quant aux étudiants qui se sont, au cours de l'année 1911, adressés à la *Bonner Bücher und Lesehalle,* généreusement mettons à leur actif les quinze cents emprunts intéressant l'histoire, la philosophie et les problèmes religieux qu'enregistre le document en question.

Et puis — sans nous arrêter à la bibliothèque, importante, mais trop spéciale, de l'université —

en voici bien d'une autre : les étudiants de cette excellente ville de Bonn achètent des livres. Un de leurs maîtres — qui, soit dit entre parenthèses, connaît assez notre pays pour avoir pu, il y a quelques mois, rappeler avec une exceptionnelle autorité à ses jeunes compatriotes inscrits à l'université de Grenoble l'opportunité d'un peu de tenue en face de la si courtoise hospitalité française — nous écrit, en répondant avec un empressement dont nous le remercions aux questions que nous nous étions permis de lui poser : « J'ai demandé à mon libraire ce que nos étudiants achètent surtout. Il me dit que ce sont les publications de l'*Inselverlag*, celles de S. Fischer et Eugen Diedrichs. » Il est vrai qu'avec les publications de l'*Inselverlag*, de S. Fischer et Eugen Diedrichs, nous évoluons en pleine littérature moderne. N'importe, et il faudrait admirer sans réserve qu'il se trouve des étudiants pour, de leurs deniers personnels, enrichir les libraires, si tout cela à la fin ne s'expliquait le plus gentiment du monde. Notre correspondant, en effet, veut bien commenter lui-même en souriant : « Ce sont les étudiants en droit qui achètent le plus, non parce qu'ils sont les plus studieux, mais parce qu'ils ont le plus d'argent. S'ils achètent beaucoup, il ne s'ensuit pas forcement qu'ils lisent beaucoup. »

Au fait, ces étudiants en droit, ce sont justement ces privilégiés dont nous parlions, et qui donnent le ton en l'occurrence. Et notre aimable informateur d'ajouter qu'ils lisent « beaucoup de romans français ». Quand nous disions que tout s'explique!

Au résumé, lectures faciles, lectures heureuses.

Lectures de tout repos aussi. Oh! on n'ignore pas absolument ses philosophes non plus. Le moyen maintenant, avec quelque culture, le moyen d'ignorer Schopenhauer ou d'éviter Nietzsche? Cependant, que pèserait la philosophie de l'univers entier dans les préoccupations d'une jeunesse si tranquillement heureuse de vivre?

A d'autres d'estimer que tout n'est peut-être pas pour le mieux dans le meilleur des empires et de rouler derrière un front trop lourd de trop aventureuses pensées, sous prétexte de morale ou de sociologie : l'on est plus sage à Bonn « Jeunesse oblige », d'accord, et que l'autorité vienne seulement à émettre l'extraordinaire prétention de contrarier en rien les us et coutumes de la gent écolière, vous verrez si l'on s'entend à protester. L'on protestera même d'autant plus vivement que si les étudiants de Berlin ou de Leipzig, eux, disparaissent au milieu d'une population trop dense, à Bonn on garde sa place traditionnelle et qu'à 4 000 « gaillards » on a chance encore d'étonner « le philistin ». Hé! tous les

enfants ont de ces fièvres d'un jour : en réalité, l'on est pour l'ordre, ici surtout, — pour l'ordre et pour la force.

Et cela aussi est « humain, trop humain » Le triomphe de la force n'a-t-il pas non seulement consacré derechef il y a quarante ans, mais exalté par surcroît la primauté de cette aristocratie et de cette solide bourgeoisie auxquelles on est surtout fier d'appartenir? Leur rôle — les intérêts à sauvegarder gagnant en importance — leur rôle ne grandissait-il pas du même coup et la victoire, qu'elles avaient généreusement aidée, ne les associait-elle pas à de plus vastes ambitions? N'est-ce pas enfin sur l'étroit respect de l'ordre établi qu'elle repose, cette primauté?

Mais nous contemplerons une autre face des choses.

*
* *

A cause que sa fondation est du commencement du quinzième siècle, parce qu'il semble par instants aussi débraillé que Bonn l'est peu, parce que ses *Keller* rivalisent de pittoresque avec les brasseries de Munich, Leipzig universitaire peut donner parfois l'impression de nous restituer les vieilles

mœurs des « escholiers » d'outre-Rhin. Néanmoins, en dépit de tant de vestiges d'un si vénérable passé, nous sommes bien, que nous sommes bien, à Leipzig, en pleine modernité!

Comment oublier d'abord qu'à tort ou à raison la Saxe se tient elle-même pour la citadelle de la *Sozial-Demokratie?* Mais on aurait d'autres aperçus à considérer un moment le contraste entre les deux cités immédiatement voisines. Si Dresde, ville d'art, de luxe et d'heureux cosmopolitisme, — *Elb-Florenz*, « la Florence de l'Elbe », comme on dit aux heures d'élégance, parmi les nonchalantes musiques des soirs d'été, sur la terrasse de Brühl, — si Dresde est le siège d'un très sage gouvernement, Leipzig, numériquement de beaucoup plus important, se glorifie de rester, grâce à son ardente cérébralité (et après quarante ans d'hégémonie prussienne), la capitale intellectuelle de l'Empire.

Berlin n'était encore qu'une quelconque agglomération perdue dans ses sables et ses marécages, quand un peuple d'étudiants se pressait autour des chaires de Leipzig. Une tradition contre laquelle n'ont rien pu cinq siècles d'histoire continue de confondre sur les bancs de l'*Augusteum* toutes les langues, toutes les catégories sociales, les tendances les plus diverses. Il faudrait une longue monographie pour dégager, par delà les formes et

les apparences, la pensée dernière des choses sur ce coin de terre, et pour en exprimer le caractère, la saveur propre. Déjà le jugement de Gœthe sur Leipzig est gros de sous-entendus : « *Es ist ein klein Paris und bildet seine Leute.* C'est un petit Paris et Leipzig vous forme son monde. » Il n'est pas défendu de supposer que si le libéralisme, dans l'acception où le mot irritait si fort l'impatiente maturité de M. de Bismarck, venait à renaître dans l'Allemagne contemporaine, ce serait vraisemblablement à Leipzig que le phénomène se produirait en premier lieu et que la *Burschenschaft* ressusciterait, d'ailleurs moins romanesque assurément. Et cela explique — puisqu'il n'est pas de détail négligeable quand il s'agit de situer à distance les hommes et leurs gestes, — tout cela explique que les parents allemands ne soient pas toujours sans redouter pour leurs fils l'atmosphère de Leipzig.

Cette atmosphère, les goûts et les admirations de ses étudiants nous aideraient à en préciser la qualité. Il est toutefois exceptionnellement malaisé de savoir au juste ce qu'ils lisent de préférence. Nous sommes à « Bibliopolis », en effet : nous sommes dans un parc dont les allées s'enchevêtrent à n'en pas finir.

Le Livre... C'est une autre spécialité parmi les trafics qui, depuis cinq cents ans, font la fortune

de Leipzig. A côté de ces fameuses foires où tous les grands pelletiers de l'ancien et du nouveau continent se rejoignent chaque automne, c'est encore un considérable marché et qui n'a pas de saison à proprement parler, celui-là. Le Livre devait avoir son palais à Leipzig. Au milieu de tant d'académies et sociétés savantes, de tant de laboratoires et imprimeries de tous genres, voici cette Bourse de la Librairie, si fière d'être unique au monde. Le Livre a même gardé, à Leipzig, sa fête religieuse; après ce solennel règlement de comptes portant sur les opérations de douze mois et auquel la tradition consacre chaque année la quinzaine qui précède la trêve de Pâques, ici on prie pour la prospérité du Livre : on prie officiellement et en chœur parmi les chants d'allégresse de la résurrection. Il n'est pas de marque d'édition de quelque importance qui n'ait son dépôt à Leipzig. De ce foyer, l'esprit ou la sottise, le bon conseil ou la pire inspiration rayonnent, en noir sur blanc, jusqu'au lointain du Finmark. Sur place, le commerce du Livre prodigue, avec toutes les commodités, toutes ses sollicitations.

Pareille ambiance n'est évidemment pas sans action sur les habitudes de cette jeunesse. Mais son empressement à lire est, à lui seul, un premier symptôme et la variété, la diversité de ses lectures en est un second.

A la bibliothèque de l'université, sur les bulletins de demande, cueillons, dans leur confusion, ces noms et ces titres : Lessing, Karl Marx, Schopenhauer, Janssen, Virchow, Fulda, Clara Viebig, Krafft-Ebing, Mommsen ; *Die Reisebilder ; So sprach Zarathustra ;* Lassalle ; Gobineau ; *les Origines de la France contemporaine :* Vandal *(l'Avènement de Bonaparte) ;* Charles Benoist *(le Prince de Bismarck) ; l'Abbesse de Jouarre ; les Déracinés ;* Kropotkine *(la Conquête du pain) ;* Ruskin, Gorki, etc.

Il y a un public laborieusement, silencieusement passionné pour les problèmes d'histoire religieuse, à l'université de Leipzig. Les théoriciens de la révolution sociale, par ailleurs, y ont non seulement leurs lecteurs, mais aussi leurs propagandistes. En philosophie ? Si favorable que lui soit le terrain, le nietzschisme ne réussit pourtant pas à endiguer toute attention. On découvrirait encore quelques belles ingénuités dans le peuple de ces écoles et nous nous sentons tout plein d'une joyeuse reconnaissance à nous rappeler que notre qualité de Français nous ouvrit jadis à Leipzig les portes d'un petit cénacle où on lisait et commentait à mi-voix le *Contrat social,* en professant avec une conviction parfaitement digne des « heures héroïques » de 48 que la civilisation datait de la venue de Rousseau ! En fait de littérature, on dirait d'une vaste cacophonie. Les romanciers na-

tionaux, malgré de sensibles progrès, paraissent sans doute un peu fades et c'est tout bénéfice pour l'industrie, au reste florissante en Allemagne, de la traduction. A Leipzig, comme par tout le nord de l'Europe, de lourdes obstinations, pour lesquelles Balzac serait trop aigu, persistent à vouloir se documenter sur nous auprès de ce malheureux Zola. On trouverait aussi à l'université de Leipzig — car les Slaves y sont en nombre suffisant pour avoir leur part d'influence — quelques fidèles admirateurs de Dostoïevski, de Tolstoï, de Gorki. Parmi ces étudiants, nous en savons d'autres dont le petit, tout petit groupe, à jamais séduit quand même pour s'être imprudemment complu au *Jardin de Bérénice* avant que naquît *Colette Baudoche*, est devant l'œuvre de M. Maurice Barrès comme une troupe de collégiens mal dégrossis au milieu de trop belles choses, et trop nouvelles...

Mais nous accumulerions les détails sans qu'il surgît de leur rapprochement rien d'autrement concluant. Il faut, pour distinguer au moins les grandes lignes dans cette confusion d'idées et de faits, il faut relier ces détails par le fil de mille impressions que l'on ne saurait connaître que sur place. Alors, on imagine sans peine le discours où le porte-parole de cette jeunesse mettrait l'essentiel, si cette jeunesse entreprenait tout à coup de dire sa pensée : « Consultez nos poètes, consultez

nos conteurs : vous verrez que, parmi les étudiants de ce pays-ci, nous surtout, ceux de Leipzig, nous avons toujours grandement compté dans la société germanique. Au moyen âge, considérable était notre prestige parmi le populaire dont nous partagions la dure existence... Mais nous devions vivre des heures plus ardentes. Au dix-huitième siècle, nous suivons l'exemple de nos maîtres : nous lisons les Encyclopédistes. Et, comme nos maîtres, nous pousserons au mouvement qui va ébranler dans ses bases le monde occidental ; enflammés par les romantiques tirades des *Brigands*, nous nous réunirons dans les souterrains abandonnés, dans les ruines des manoirs féodaux, au fond des bois, pour d'obscures initiations et de mystérieux serments ; nous encouragerons, de nos hourras frénétiques, le verbe de feu Gœthe et de Schiller propageant à travers l'Allemagne les maximes de la Révolution et convertissant nos princes à la philosophie de la *Marseillaise*, et c'est de tout notre cœur que nous nous acharnerons contre les assises vermoulues de cette gothique machine du Saint-Empire romain germanique. Plus tard, un moment trop mal à l'aise entre une tenace antipathie à l'endroit de la Prusse et ce rêve de l'unification nationale qui, vaguement déjà, hante nos esprits, nous applaudirons à l'établissement de la Confédération. Toutefois, comme nous ignorons encore l'amère

ironie de ces mots ensorcelants de liberté et d'universelle fraternité, nous collaborerons de notre mieux aux événements de 1830 et de 1848. Et puis, cinquante années de sourds tiraillements entre « les Allemagnes » d'alors ont préparé les voies à un régime de violente autorité. Nous résisterons un instant, mais, dès le lendemain de Sadowa, le bismarckisme, plus fort de notre défaite, se répand dans nos rangs avec tout le poids d'un dogme : cet homme est celui qu'a créé l'ardent vouloir de millions d'âmes et dont le bras formidable forgera l'Allemagne « une ». Cela vaut bien un sacrifice, et notre libéralisme se tait... Depuis, nous avons pris l'habitude du silence. Cependant, nous ne croyons pas, parce que nous restons tout courbaturés d'avoir si longtemps fléchi l'échine, nous ne croyons pas que l'avantage de « quelques-uns » soit le dernier mot des choses; et, d'ailleurs, on n'arrête pas l'histoire... Quand il nous reproche de ne plus songer qu'à nous assurer les moyens de gagner de l'argent, Büchner ne voit pas où porte cette formelle volonté en effet d'avoir, nous aussi, notre part des joies de la terre. Nous sommes, au demeurant, pleins de respect pour les bonnes traditions. Déjà nos aînés du quinzième siècle chantent en chœur, sous la plume de Gœthe : « Nous nous soûlons comme des c... », et nous faisons comme nos aînés, ce qui n'empêche que nous ne

travaillions beaucoup, car nous travaillons beaucoup... »

* * *

De tout cela, on dégagerait aisément quelques brillantes généralités. Au terme du voyage, les aperçus sont devant la réflexion comme une foule tumultueuse; le moindre détail prend à distance une valeur que souvent il n'a pas; en une matière à ce point abondante et plastique, l'esprit cependant irait volontiers de l'avant à travers les hypothèses et les plus aventureuses déductions. Nous aimons mieux nous en tenir tout uniment à deux ou trois remarques qui ne nous paraissent point trop hasardées.

Ce serait une banalité de constater que les Allemands nous lisent relativement beaucoup alors que nous ne les lisons qu'assez peu. Mais sur cette banalité on grefferait une autre observation en disant que ce succès de la pensée française outre-Rhin n'est peut-être pas tant attribuable aux circonstances, si appréciables soient-elles parfois, d'ordre philosophique ou même simplement littéraire dont nous avons coutume d'arguer qu'à un

phénomène d'ordre social qui tient en deux mots. Si elles sont d'ailleurs en voie de s'y démocratiser, en Allemagne les études supérieures restent cependant, pour l'heure encore, plus étroitement que chez nous l'apanage de la fortune. Il s'ensuit que le goût de la culture générale s'y trouve moins fréquemment contrarié par les préoccupations et soucis de la vie matérielle. Que l'on considère seulement combien moins rare est là-bas le type du lettré curieux de large intellectualité et auquel sa connaissance des langues permet de suivre le mouvement des idées par delà les frontières.

Quelques réserves que veuille la parole de Chamfort prétendant, ou à peu près, que le Français est le seul des hommes dont l'esprit puisse verser dans toutes les audaces sans que le cœur y souscrive, il n'est point douteux que notre fameuse légèreté d'abord et d'autre part ce bon sens qui réalise le miracle de cohabiter en nous avec les pires témérités de la pensée ne nous composent, par une suprême faveur de Dieu, un suprême antidote. On peut le vérifier de nouveau à propos de ce faible pour Nietzsche, que nous avons vu revenir tout le long de notre enquête avec l'agaçante régularité d'un *leitmotiv*. « L'aristocratisme » de Nietzsche, la « dureté » de Nietzsche, l' « immoralisme » de Nietzsche : littérature chez nous que

tout cela, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ; une bague au doigt, une plume au chapeau, — et cela est apparent, une plume au chapeau .. **Pour l'âme allemande, aussi volontiers secrète que tourmentée, le nietzschisme est autre chose en réalité.**

« Le prolétariat intellectuel » est relativement une nouveauté en Allemagne, et qui s'y annonce redoutable.

Oui, Büchner, qui était peu courtisan, a écrit : « Les succès grandioses remportés par l'Allemagne sur les champs de bataille n'ont pas été favorables à son éducation politique. Les gens assez vieux pour se rappeler les sentiments dont la jeunesse allemande était animée vers le milieu du siècle pour la liberté et l'unité de la patrie voient avec peine l'état de stagnation actuel. Grâce à cette indifférence et au servilisme envers le pouvoir, la bureaucratie et le parlementarisme ont seuls profité des transformations dont s'enorgueillit l'Allemagne. Notre jeunesse, au lieu de s'enthousiasmer pour l'idéal, n'a plus qu'un seul but : arriver le plus vite possible à une position rémunératrice. »

Cependant, Büchner ne semble guère pressentir tout ce que **ce formidable appétit de jeunes loups silencieux**, en trop grande quantité et trop longtemps refoulés, **réserve de surprises à la société de notre temps.**

Tout se tient. — Un homme qui, depuis des années, voit chaque jour nombre de nos magistrats et de nos avocats en herbe nous fait remarquer, en substance : « On n'accorde plus au « droit théorique » que juste l'attention nécessaire et l'on s'attache de préférence au problème des rapports entre le capital et le travail : ici encore on devient pratique. » — Un prêtre qui connaît comme personne les étudiants catholiques de Paris nous dit : « C'est de leur propre initiative que nos jeunes gens s'intéressent aux questions sociales, avec l'espoir de pouvoir, à un moment donné, agir, réaliser... » — A Paris, à Nancy, à Montpellier (et sans doute à Lyon, à Grenoble, à Toulouse et ailleurs), partout, on signale que jamais nos étudiants n'ont tant travaillé, ni avec autant de rigoureuse méthode. MM. nos bibliothécaires consultent-ils leurs archives : ils se trouvent unanimes à proclamer que, même en lettres, on y regarde à deux fois avant de muser hors des programmes. L'étudiant de quarante ans est devenu une rareté, même et surtout en médecine. — Il faut désormais le faire exprès pour ne pas voir le sentiment de cette jeunesse quant à la politique, et il est assez évident qu'il procède en partie, ce sentiment, de son aversion pour le mysticisme social et pour l'affreux verbiage où ses aînés auront gaspillé le meilleur de leur temps et de leurs énergies.

Tout se tient. Et, quelque distants les uns des autres qu'ils pussent parfois sembler de prime abord, les faits que l'on grouperait dans le même sens se souderaient à vrai dire trop solidement pour que leur ensemble n'eût pas sa signification. Mais la conclusion que l'on entrevoit dans le lointain serait si réconfortante que l'on n'ose pas y croire : si, las enfin de nous payer de mots et par notre exemple de crier casse-cou au monde entier, nous allions, pour un moment au moins, nous reprendre — et nous reprendre strictement, durement — aux toutes simples, aux toutes bonnes réalités de la profession, du foyer, de la patrie?

(*Correspondant*, 10 septembre 1912.)

LES LECTURES POPULAIRES

EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

La psychologie des peuples est une matière si facile qu'il n'y a vraiment aucune prétention à y vouloir toucher.

Des gens qui ont voyagé nous affirment que, tandis que nous mangeons du pain et buvons du vin, les Allemands boivent de la bière et mangent des pommes de terre : or, personne qui ne voie dans quelle mesure cette différence de régime commande la différence entre le génie français et le génie allemand. Ainsi, il n'est si humble détail qui n'ait sa valeur aux yeux de cette très aimable science de la psychologie comparée des races, et il ne sera jamais sans intérêt pour la connaissance d'un peuple de savoir comment il se vêt, par exemple, et combien d'heures il accorde au sommeil, et s'il se promène beaucoup ou s'il est casanier de préférence, etc..., etc... Ainsi encore, à

donner sans trop de maladresse dans la combinaison de large curiosité et de stricte attention où notre âge se plaît tant, le plus pauvre a la sensation de fouler un sol inépuisable, au niveau duquel il n'y a qu'à se baisser et prendre.

Maintenant, peut-être bien est-il quand même moins aisé de connaître quels sont à une certaine profondeur les goûts et les habitudes d'esprit d'un peuple que de constater comment il en use avec son gaster... Discerner les préférences et, par delà celles-ci, quelques-unes des plus lointaines tendances dont témoignent les lectures populaires en France et en Allemagne : c'est cependant à quoi nous avons voulu nous appliquer, après avoir tenté déjà le même travail quant aux lectures de la jeunesse des universités dans les deux pays.

Donc, nous nous sommes informé — de vive voix, la plupart du temps, — à Paris et à Berlin, sur les bords de l'Elbe et sur les bords du Rhône, à droite et à gauche, dans les bibliothèques municipales, et chez les traditionalistes et chez les révolutionnaires. Nous avons vu de près en Allemagne des salles de travail où pas une tête ne se levait à notre passage; nous avons vu de près en France des salles de travail où nos pas dérangeaient tout le monde. Nous avons assisté à plusieurs reprises à la distribution des volumes prêtés à domicile. Nous avons interrogé sur leurs lectures quantité

de gens, et admiré encore un coup le souci de minutieuse exactitude des Allemands et la merveilleuse, l'unique facilité de l'intelligence latine. Nous avons eu recours surtout aux sûres lumières de MM. les bibliothécaires.

Aussi bien, n'avons-nous rencontré partout où nous a conduit notre petite enquête — et jusque parmi les farouches apôtres de l'internationalisme — que parfaite obligeance... Le Livre adoucit les mœurs...

* * *

Mais impossible de ne pas heurter d'abord une idée assez communément admise dans notre pays. On y lit, dit-on, de moins en moins et, en bonne logique, cela se doit entendre notamment de notre populaire, dans les rangs duquel la passion du spectacle, que l'on incrimine surtout en l'occurrence, a pris en effet, le temps aidant, de toutes singulières proportions. Pourtant, s'en réfère-t-on à quelques précisions plutôt qu'à de trop vagues considérations, cette sorte de refroidissement à l'endroit du Livre n'est pas si certaine, il s'en faut.

Déjà, nous émettions des doutes à ce sujet à propos des lectures de nos étudiants. Nos employés

et nos ouvriers ont à leur disposition, eux, les bibliothèques municipales, lesquelles leur sont ouvertes sans qu'ils aient bourse à délier. Les organisations tant socialistes que catholiques ont en outre leurs collections, qui ne sont pas toujours, toujours si négligeables. Enfin, il y a « l'édition à bon marché » et, si elle échappe d'ailleurs à toute détermination, la mesure est grande à coup sûr dans laquelle il convient de compter et avec « les publications populaires » de tous genres et avec « le volume à quatre-vingt-quinze ».

Le spectacle ne préjudicie pas nécessairement au Livre, comme nous verrons bien. Quant aux sports, ceux dont la pratique est réellement pour contrarier le goût de la lecture ne sont guère à la portée de la catégorie sociale qui nous intéresse en ce moment.

M. Alfred Capus remarquait récemment, en traitant des mœurs littéraires de notre époque, que « des milliers écrivent des romans et des nouvelles » et que, dans tous les genres, c'est un extraordinaire « grouillement de travailleurs ». Mais si tant de gens se mêlent d'écrire, c'est apparemment que leurs productions se vendent? « Commandée par des éditeurs », toute cette littérature se vend en effet par l'entremise de « commissionnaires en marchandises », nous assure M. A. Capus, — et « jusque dans les plus petits villages », où on

la trouve « à la devanture des épiciers et des bureaux de tabac », et où « des garçons et des filles de quatorze ans en achètent pour un sou » Il faut, pour douter de l'empressement que l'on apporte à lire dans nos milieux ouvriers, il faut avoir la phobie du métro ou n'être jamais monté dans un train de la banlieue parisienne, après la fermeture des ateliers et des magasins. — Quelques faits précis, parmi cent autres également démonstratifs. Les bibliothèques de la Ville de Paris prêtaient « à domicile » en 1911 : 1 333 611 volumes; celles de Lille, en 1910 : 82 445; celles de Lyon, en 1912 : 74 757. Les chiffres qui ont trait à la lecture « sur place » ne laissent pas non plus que de paraître assez imposants. Pour ne citer qu'un exemple : à Amiens (où l'on compte d'ailleurs dix-sept bibliothèques de quartier uniquement organisées en vue du prêt à domicile), la bibliothèque de la mairie enregistrait à ce chapitre spécial, en 1912 : 14 433 volumes.

Mieux : nous avons rencontré à plusieurs reprises le cas d'une augmentation sensible dans le nombre des emprunts. (De M. Bedenne, directeur de l'une des quatre bibliothèques municipales du vingtième arrondissement : « Nous avions à faire face à 7 500 demandes en 1910 et à 9 000 en 1912. » M. Labrosse, conservateur des bibliothèques de la ville de Rouen, nous dit qu'à la seule bibliothèque

du faubourg Saint-Sever « il y a environ 300 emprunteurs nouveaux chaque année ».) — Informations prises, le phénomène au surplus n'est pas toujours attribuable à un accroissement du nombre des têtes dans nos agglomérations urbaines — et, à ce propos, pas n'est besoin de verser dans le paradoxe pour se demander si le spectacle, justement, ne serait pas parfois le meilleur auxiliaire du Livre. A la mairie de notre dix-neuvième arrondissement, M. Noël nous donne ce détail : « Quand, dans l'établissement du coin, le cinématographe a proposé à ses fervents les grands épisodes des *Misérables*, on ne manque pas le lendemain de se disputer, chez nous, le chef-d'œuvre de Victor Hugo. » — « On lit! On lit! » : telle est encore la réponse qui nous sera faite dans les milieux ouvriers catholiques. Et tandis que nous notions l'excellente publicité que le cinématographe assure aux *Misérables* sur les hauteurs des Buttes-Chaumont, un prêtre qui dirige du côté du Point-du-Jour une « œuvre » importante nous faisait observer : « Il faut aux enfants des images, de belles images... Quel n'a pas été le succès du roman de Sienkiewicz parmi nos amis du quartier, quand ils eurent vu à la scène les personnages de *Quo vadis!* »

Ce peuple de liseurs, on voudrait, avant que de

se pencher avec lui sur ses livres, pouvoir « l'identifier », le connaître, « le reconnaître » en chair et en os, — savoir quel est à peu près son âge, dans quelle proportion il mêle les sexes, quels sont les métiers auxquels il demande le plus ordinairement le pain de chaque jour. Le malheur est que toute cette complexe matière exigerait une étude spéciale.

Nul doute cependant que « les jeunes » n'entrent pour une quantité relativement appréciable dans l'ensemble du public fréquentant nos bibliothèques municipales. A Paris, un arrêté du 14 mars 1911 n'abaissait-il pas encore de dix-huit à seize ans l'âge à partir duquel « toute personne de l'un ou de l'autre sexe est admise à emprunter dans l'une des bibliothèques de son arrondissement »? — Des « états » que nous avons sous les yeux (et qui intéressent au juste 187 bibliothèques pour la seule partie française de cet essai), il ressort en outre que l'homme (il est dans les milieux ouvriers plus expressément maître de son temps, journée faite) lit davantage. Le total des 45 736 emprunteurs (pour 74 757 volumes) qui s'adressèrent en 1912 aux bibliothèques de la ville de Lyon se décompose ainsi : 28 097 hommes, 17 639 femmes. Or, la proportion qu'établissent ces deux chiffres se répète, à peu de chose près, dans tous nos grands centres. — On n'en aurait pas si tôt fini avec la question

« métiers et lectures ». Pièces en mains, deux principales remarques sont néanmoins possibles ici. C'est que si l'on distingue les employés des ouvriers, et si l'on s'en tient à la clientèle des bibliothèques municipales, les premiers l'emportent sur les seconds de soixante-dix pour cent environ dans le chiffre du populaire qui lit. C'est ensuite qu'à en croire une arithmétique un peu bien longue pour figurer dans ces pages, nos employés des postes et nos employés de chemins de fer et, parmi nos ouvriers, les mécaniciens sont décidément de grands liseurs.

Les quelques faits que nous avons pu enregistrer jusqu'ici pour ce qui est de la question dans notre pays se reproduisent assez exactement par delà les Vosges.

A noter toutefois qu'entre le nombre des employés et celui des ouvriers qui s'adressent aux bibliothèques municipales l'écart est plus considérable encore là-bas que chez nous : et cela tient sans doute à une plus stricte distinction des milieux dans les habitudes allemandes, mais cela tient aussi à cette circonstance que, grâce à ses ressources, la « Sozial-Demokratie » (et l'on en dirait autant des forces catholiques du « Volksverein ») est largement pourvue en fait de lectures.

Et puis, c'est le cas ou jamais de rappeler que les

Allemands passent pour lire avec une ardeur nonpareille de par le monde. Est-il décidément impossible de les concevoir autrement que comme un peuple auquel rien n'est plus permis que d'énorme ou font-ils en réalité une telle consommation de livres?... Quoi qu'il en soit, l'Allemagne (qui est du reste outillée aujourd'hui pour imprimer aisément en toutes langues et pour, s'agit-il justement de cette certaine « littérature » qui se vend au ballot, exporter son papier par l'univers entier) détient le record en Europe de la production en librairie et n'édite pas moins de 30 000 ouvrages bon an mal an — et rien ne prouve après tout que la consommation ne soit pas en l'occurrence à l'avenant de la production... Le nombre des emprunts dans les bibliothèques de Berlin l'emporte de près d'un tiers sur celui des emprunts dans les bibliothèques de Paris. Il paraît établi que Dresde — dont les bibliothèques réunissent au total 1 500 000 volumes pour une population de 400 000 âmes à peine — est une des villes d'Europe qui lit le plus...

***

L'examen un peu attentif de leurs lectures elles-mêmes accuse certes d'autres différences entre les

manières respectives des deux publics français et allemand.

Des préférences dont témoignent les lectures de chez nous, d'abord.

Nous n'aurons pas le mauvais goût de nous mettre en frais de documentation pour établir que, du nord au midi, à Rouen comme à Besançon, elles vont tout droit, ces préférences, au roman en premier lieu. Le conservateur des collections municipales d'une très, très grande ville de province nous écrit ce mot qui vaut tous les développements : « La plupart de nos clients ne lisent que des romans et, malgré tous les subterfuges employés pour leur glisser des ouvrages d'histoire ou de science, ils reviennent *mordicus* aux seuls romans. » Le milieu n'y fait rien. Le président d'un groupe ouvrier catholique du dix-huitième arrondissement de Paris nous raconte qu'en dépit de ses efforts pour les intéresser « à autre chose », les membres de son association « ne sortent guère du roman », à telle enseigne que « six mois après avoir fait l'acquisition des *Origines de la France contemporaine*, la bibliothèque du cercle n'a pas prêté un seul volume de l'œuvre de Taine ». Comme nous nous permettions de l'interroger sur les lectures de son entourage, un « travailleur conscient » qui mène le bon combat parmi les porcelainiers de Limoges, et qui

pour sa part prend évidemment les choses au sérieux, nous répondait, lui, en parlant de ses camarades : « Ces animaux-là... quand ils ont lu quatre romans dans leur mois, ils sont à bout de souffle... »

Que si l'on s'attendait assez à cette prédilection pour le roman, on s'attendait peut-être moins à ce qu'elle continuât de réserver une particulière attention à la série des Rougon-Macquart. Et pour qu'il soit bien vrai qu'on est ferme en ses amours ou qu'on ne l'est pas, voici, avec celui de Zola, deux noms éminents auprès de notre populaire : Dumas père, M. Georges Ohnet. — Puis, un saut, un saut formidable, car le nombre a tout de même d'insondables caprices. Si, des préférences que nos investigations ont pu constater, nous concluons à des préférences plus générales, le quatrième rang dans la faveur de notre grand public revient à M. Pierre Loti. — Elle est considérable aussi, la faveur, pour Balzac, George Sand, Daudet, côté des morts; pour MM. Paul Bourget, Marcel Prévost, Paul Adam, d'autre part. — Enfin, parce qu'il y a partout une élite, nous retrouvons ici une admiration à laquelle nous avons dû nous arrêter longuement déjà en parlant des lectures au Pays latin et que nous tenons pour plus significative, pour plus réconfortante encore cette fois : sur les 187 bibliothèques que notre enquête a réussi à atteindre, il en est 119

où, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, l'on nous a dit, et spontanément : « M. Maurice Barrès a ses fidèles, et ce sont de vrais fidèles et qui ne laisseront rien échapper de l'œuvre du maître... » Et il faut signaler comme un joli détail le cas de cet ouvrier mécanicien, qui, grand habitué d'une importante bibliothèque de Paris, s'interdit d'ailleurs, nous raconte-t-on, tous les romanciers... sauf M. Maurice Barrès, qu'il veut bien excepter de la règle, et qu'il pratique avec ferveur.

Vient-elle à se déprendre du roman, l'attention de nos liseurs s'attache à la poésie et au théâtre pour commencer, aux relations de voyages ensuite, aux études d'histoire en troisième lieu. M. Bertillon nous apprend qu'en 1910, par exemple, les quatre-vingts bibliothèques municipales de Paris ont enregistré : prêts 709 555 pour le roman; 181 505 pour le théâtre et la poésie; 110 087 pour la série « géographie et voyages »; 93 965 dans la série « histoire, mémoires et biographies ». Or, toutes proportions gardées, « les positions » que déterminent ces chiffres sont encore partout les mêmes chez nous.

On se tromperait à croire que, pour amoureuse de théâtre qu'elle soit, cette clientèle pratique avec un égal enthousiasme tous les dramaturges qui s'offrent à l'émouvoir. Ainsi, elle raffole du drame de Victor Hugo tandis qu'elle ignore presque les

comédies de Musset, elle préfère Sardou à Augier, elle a un faible pour Labiche ... ou pour Dumas, suivant la couleur du jour. — Ce serait une autre erreur de s'imaginer que les braves gens manquent parmi nous, qui lisent encore des vers. Notre démocratie ne proscrit pas les poètes, puisque, si elle s'obstine à négliger et Lamartine et Vigny et Verlaine, elle demeure stupide d'admiration devant Victor Hugo, qu'elle n'a pas cessé d'aimer Musset, qu'elle est pleine de tendresse pour Coppée.

Les choses du voyage viennent en bonne place dans nos lectures populaires et notons que, loin de s'arrêter nécessairement aux amusettes du genre, ce goût se prend volontiers aux œuvres sérieuses.

Admettrons-nous que la fraction qui occupe ses loisirs à suivre Nordenskiöld au pôle nord, voire M. Bonvalot en Asie, ne lit déjà plus si uniquement pour tuer le temps, l'observation sera pour le moins aussi juste appliquée à la minorité qui s'adonne à l'histoire. Ne doutons pas que ce ne soit assez souvent à la vraie histoire qu'elle s'attache en effet, et non pas, comme on le pourrait craindre, à l'anecdote seulement. Voyez l'empressement avec lequel elle fréquente chez Michelet. A signaler également, tandis que nous sommes sur ce chapitre, la dévotion qui se manifeste à travers ces lectures pour l'Empire, pour tout ce qui est de l'Empire. Nous aurions pu croire, comme nous

nous occupions à recueillir ces notes, que nos aimables informateurs s'étaient parfois entendus pour insister sur le fait et sur l'exceptionnelle fortune que connaît dans nos bibliothèques populaires l'œuvre de M. Frédéric Masson.

Ajoutons enfin que l'on n'ignore pas absolument, céans, toute littérature étrangère. Ni Mme Serao, ni Wells, ni surtout Kipling n'y sont des inconnus et, s'il ne bénéficie plus de la même attention parmi la jeunesse de nos écoles, Tolstoï garde dans nos milieux ouvriers un véritable public.

* * *

N'empêche que pour un roman étranger que nous lisons, les Allemands en lisent, eux, dix au bas mot.

Aussi bien, la prédilection pour le roman n'est-elle pas moins marquée là-bas que dans nos confins. Il ne serait pas impossible, écrivions-nous tout à l'heure, que Dresde fût une des villes d'Europe où on lit le plus. Or, pour nous en tenir à un cas qui devient ainsi tout à fait digne d'attention : si nos calculs sont justes, les emprunts dans les bibliothèques publiques de Dresde intéressent le roman 76 fois sur 100. Et nous n'avons pas cons-

taté que la proportion dont s'agit fût dans les principaux centres d'outre-Rhin jamais inférieure à 70 pour 100. Bref, le grand public allemand fait, lui aussi, une telle consommation de romans que, quelques-uns s'étant alarmés pour sa santé, l'on a parfois songé à le rationner : ainsi nous souvient-il que, comme nous nous trouvions à Dresde précisément, la direction de l'une des principales bibliothèques du royaume projetait, l'automne dernier, de limiter à trente le nombre de romans auquel le lecteur aurait droit ici dans l'année.

Ceux que cette ferveur pour « la littérature d'imagination » privilégie d'abord? Gerstäcker, d'humeur aventureuse; Freytag, dont le sentimentalisme est d'évidence pour reposer de cette dure tension de l'être entier qui est à peu près le tout de la vie allemande aujourd'hui; Rosegger et ses paysans; et, dans une note plus nouvelle : Clara Viebig; Tovote, aux scandaleuses hardiesses; von Zobeltitz, qui nous révéla les élégances de Berlin, etc...

On sait que, d'autre part, le succès du roman français est grand en Allemagne. L'explication que l'on en donne couramment est d'ailleurs un peu courte. Mais c'est tout le pourquoi du caractère européen de notre littérature que l'on rappellerait à ce propos... Que la belle audace qui si souvent distingue leur manière contribue à valoir à nos

conteurs la faveur dont ils jouissent outre-Rhin, le point est d'autant moins contestable que la louche curiosité en cause ici s'accompagne d'ordinaire de l'abominable joie de confondre nos mœurs avec les pires fantaisies de certaine littérature éminemment « parisienne ». Pour que le succès de notre roman ne nous paraisse cependant pas toujours de si mauvais aloi, il nous suffit de remarquer que les Allemands sacrifient volontiers à Theuriet, par exemple... L'art de conter, l'art d'ordonner et d'équilibrer et de ramasser le récit : voilà qui est essentiellement à nous et les romanciers de langue germanique ne gâtent généralement pas leurs lecteurs sous ce rapport... Une analyse suffisamment poussée ne manquerait pas de découvrir par surcroît dans ce goût des Allemands pour le roman français une dose appréciable d'admiration un peu bête devant telles formes de vie qui sont en effet de notre société plutôt que de la leur : les comtes ni les marquis ne sont à coup sûr inconnus dans les lettres allemandes, mais ceux de M. G. Ohnet sont pour décourager toute comparaison, et leur prestige s'impose bien au delà de nos frontières.

M. G. Ohnet, Theuriet, Zola... Le rapprochement de ces noms vous a l'air d'une gageure? Veuillez considérer que nous n'y pouvons rien... et que les gros appétits mêlent partout le pire et l'excellent. Parmi nos écrivains les plus lus dans

les bibliothèques d'outre-Rhin, mentionnons donc encore, et sans autre étonnement : George Sand, Eugène Sue, Murger, Maupassant, M. Marcel Prévost.

Cependant, que devient en tout ceci « la gravité allemande » ?

Voici, voici ! Faite la part du roman, c'est bel et bien aux relations de voyages les moins fantaisistes et à la géographie et aux études ethnographiques que les Allemands accordent aussitôt leur meilleure attention. — Dans une grande bibliothèque de Berlin, on nous fournit ce renseignement : « Nos habitués sont pour la plupart de jeunes employés de commerce, et cette catégorie, chez nous, est tout à la littérature coloniale. » — Même remarque, et formulée dans des termes à peu près identiques, à Stuttgart, à Dresde, à Cologne. — De M. B., depuis un quart de siècle au service d'une importante maison d'édition de Leipzig, ce document : « On ne s'imagine pas ce qu'en Allemagne le rêve de gagner de l'argent au loin en fait gagner sur place, depuis vingt ans, aux spécialistes du voyage, auteurs, libraires, agents de toutes sortes... »

Avant encore que de s'intéresser aux choses du théâtre, la masse, en Allemagne, s'intéresse à l'his-

toire. Toutefois, on peut se demander si elle ne verse pas couramment dans un extravagant amour du romanesque sous prétexte de revivre les âges révolus : ah ! le succès là-bas, le succès de Dumas père historien !... Un fait, il est vrai, infirme à première vue notre observation. Alors qu'il semble si fort oublié parmi nous, Taine est lu en Allemagne, et jusque dans la foule : mais la mentalité germanique ne demeure-t-elle pas exceptionnellement impressionnée, elle aussi, par tout ce qui est de la Révolution et de l'Empire?

Il faudrait ne rien savoir de la vie allemande pour s'étonner beaucoup que la littérature théâtrale enfin n'occupe pas une place plus importante dans les lectures de nos voisins : ceux-ci ne donnent-ils pas à la musique tout ce que nous donnons à la comédie? Viennent-ils pourtant à sortir de cette réserve, d'ailleurs relative, c'est de préférence au bénéfice de Hauptmann, de Sudermann, de Meyer-Fœrster... et de M. Edmond Rostand...

* * *

Et maintenant, les catalogues que nous avons sous les yeux prévoient de longues curiosités et pour la philosophie et pour la sociologie.

Évidemment, tout arrive... et l'on ne saurait jamais trop prévoir

Que si le grand public — et au delà comme en deçà des Vosges — leur marque tant d'indifférence, les philosophes et les sociologues ont du moins une certaine clientèle dans les milieux qui professent plus expressément la révolution sociale Et les quelque cinq cents autres lignes dont la question fournirait aisément la matière ne manqueraient pas toujours d'agrément.

Nous avons vu, à la Bourse du Travail de Paris, des volumes sur des rayons, et même une salle de lecture. Des hommes aussi parfaitement renseignés que parfaitement incapables de déguiser leur pensée, et dès longtemps revenus d'ailleurs de toutes les illusions, nous ont déclaré : « Cette salle de lecture est éminemment un refuge, un confortable refuge aux jours de chômage et de mauvais temps. » Les prêts à domicile s'élevaient céans à 6 200 en 1905, à 3 000 en 1907, à 2 000 en 1909, à 1 700 en 1910, à 950 en 1911... Il est vrai que « les comités intersyndicaux » de la Confédération Générale du Travail sont dix-sept dans Paris, et qu'aucun d'eux n'est absolument dépourvu de livres. L'un des mieux outillés est celui du XVII[e] arrondissement : le nombre des emprunts y est de 150 par mois à peu près.

Vous trouverez au « Volkshaus » (c'est-à-dire à

la Bourse du Travail) de Leipzig un comité spécialement chargé d'administrer les lectures socialistes dans cette capitale de la « Sozial-Demokratie ». Chaque quartier a ici son groupe révolutionnaire, et chacun de ces groupes a lui-même sa bibliothèque. Telles de ces bibliothèques comptent jusqu'à 12 000 titres, et il nous a suffi d'ouvrir un gros registre pour constater *de visu* que la moins importante d'entre elles prête 25 000 volumes dans l'année. — Ajoutons que la Bourse du Travail de Paris achète ou est censée acheter pour 1 500 francs de livres annuellement, et que le « Sozialdemokratisches Verein » du quartier de Lindenau, à Leipzig, en achète à lui seul pour 4 000 marks.

Il va de soi que socialistes français et socialistes allemands font pareillement cas (souvent d'un peu loin, dame!) de Proudhon, de Bakounine et de Louis Blanc, de K. Marx, d'Engels et de Liebknecht, du prince Kropotkine, de Bebel, de Kautsky, de J. Guesde, de M. Jaurès, etc... Une constatation moins prévue, c'est que, si chez nous il semble se réserver dans ses lectures pour les choses qui sont proprement du socialisme, « **le prolétariat conscient » témoigne en Allemagne d'une curiosité vaste à ce point qu'on la dirait parfois indifférente aux doctrines.** Nos socialistes n'ignorent certes ni Zola, ni Tolstoï, ni Gorki, et l'on voit bien au surplus dans quelle mesure l'esprit révolution-

naire peut trouver son compte chez Gorki, chez Tolstoï, chez Zola; mais on ne voit pas aussi clairement les raisons qui qualifieraient spécialement aux yeux de la révolution un W. Scott, un P. Heyse, un Daudet... et ces trois noms sont pourtant de ceux qui reviennent avec une particulière fréquence dans les lectures de la « Sozial-Demokratie ». Or, toutes les fois qu'en poursuivant nos investigations chez eux nous avons essayé la petite expérience de nous étonner de tant d'éclectisme, la réponse a été la même : « Nous nous instruisons, — et c'est encore, essentiellement, une forme de la lutte de classe... Il est urgent que nous nous instruisions... Nous nous élevons en nous instruisant... » — Bien d'autres remarques s'imposeraient, parmi lesquelles il en est une que nous voulons au moins indiquer. Les socialistes allemands se prennent assez fréquemment dans leurs lectures aux questions d'intérêt pratique : organisation de leurs moyens d'action, exposé critique de leurs revendications, technique des métiers, etc... Nos socialistes à nous se plaisent surtout à la doctrine, à de belle et généreuse philosophie, — et si l'on peut déplorer trop d'idéologie chez les nôtres, nous ne pensons d'ailleurs pas qu'il y ait lieu de décréter de nouveau pour autant la supériorité du génie allemand...

*
* *

Car il n'y a pas si longtemps encore, n'est-ce pas? qu'il était absolument de rigueur de ce côté-ci de l'eau de la proclamer à cor et à cri, cette supériorité, — et à tort et à travers, et à propos de tout et de rien. Mieux : depuis que nous nous efforçons de comprendre l'Allemagne, **que de fois ne nous sommes-nous pas senti un peu penaud de rester, quant à nous, aux trois quarts aveugle à tant d'exceptionnelle valeur!**... Et il est fort possible assurément que nous n'y entendions goutte, mais ce ne sont encore pas les impressions que nous rapportons de ce voyage à travers leurs lectures qui nous induiront à nous extasier davantage devant le génie de nos voisins.

Non certes que nous nous ravisions et que nous prétendions douter d'un sérieux spécifiquement allemand : les monuments de l'érudition allemande et de la conscience allemande et de toute la manière allemande sont... « un peu là ». Seulement, ne sont-ils pas un peu trop là, justement, pour ne pas barrer l'horizon et ne pas masquer peut-être de moins glorieuses façades?... N'était-il pas temps enfin que telles circonstances enseignassent

à la génération qui monte, chez nous, un plus libre jugement et une plus exacte appréciation des choses (1)... Nous croyons qu'**elles sont grosses d'imprévu, les choses**,... et que, pour si vigoureuse et si sûre d'elle-même qu'elle paraisse, la mentalité allemande accuse dans ses dispositions générales non seulement un remarquable défaut de maturité, mais **une inquiétude et une agitation** dont on surprend du reste un nouveau témoignage jusque dans les habitudes et préférences où elle donne en matière de lectures.

Nous notions, il y a quelques mois, après enquête à Berlin, à Bonn et à Leipzig que les « escholiers » allemands n'ont guère d'attention, dès qu'il s'agit d'histoire, que pour l'anecdote et les indiscrétions; qu'ils raffolent de Dumas père; qu'ils ont un culte pour Eugène Sue. Un de nos amis, correspondant à Berlin d'un important quotidien français, ne nous rapportait-il pas récemment que les étudiants de Göttingen ayant à une certaine époque voix au chapitre pour le choix des livres devant enrichir la bibliothèque de leur université, celle-ci ne tarda pas à posséder les œuvres complètes et de Gaboriau et de Ponson du Terrail? Mais nous aurions vingt autres faits pour nous permettre de conclure que cette effarante jeunesse de goût (et

(1) Cet article a été écrit au lendemain des événements de Saverne.

où il y a du sauvage) est solidement ancrée dans le tempérament de là-bas. — De même, peut-être cette passion pour tout ce qui est du voyage et de l'exotisme n'est-elle pas absolument sans rapports avec la singulière inquiétude qui est au tréfonds de l'âme allemande. « Le rêve de gagner de l'argent au loin », nous disait-on tout à l'heure... Causez avec un Allemand de vingt-cinq à trente ans : vous vous apercevrez bientôt, neuf fois sur dix, que vous êtes en face d'un homme que possède tout entier une seule idée : celle, en dernière analyse, de sortir de son milieu. Et « l'arrivisme » est de tous les temps et de toutes les latitudes, d'accord! Mais où donc lui vit-on jamais **ce cerveau congestionné, des nerfs aussi implacablement, aussi douloureusement tendus?** — Il est fort possible que ce soit au résumé dans les lectures de la « Sozial-Demokratie » qu'il faille trouver en l'espèce le plus de valeur. Cette volonté, supérieurement ordonnée, de « s'instruire » a sa grandeur. Remarquez toutefois comme étroitement et avec quelle netteté surtout elle se rattache encore à cette impatience de briser les cadres, — et non pas pour rebâtir la société (pour un « révolutionnaire » allemand, il s'agit bien de cela, en vérité !), mais **pour se pousser individuellement en s'appuyant au contraire sur les sécurités que comporte une société fortement organisée** : « Nous nous ins-

truisons, et c'est essentiellement pour nous une forme de la lutte de classe... Nous nous élevons... »

* * *

Notre grand public se montre, lui, plus désintéressé. Si elles ne visent point tant à l'immédiate utilité, nos lectures populaires ne semblent non plus rien sous-entendre de l'obscur malaise, d'assez dangereuse sorte, que l'on surprend à chaque instant dans la vie d'outre-Rhin. D'ailleurs, on les voudrait souvent, ces lectures, de moins médiocre qualité ; on les voudrait surtout moins attardées à certaines admirations dont le temps eût pu faire, plus tôt, justice : telles qu'elles sont, elles ne manquent pas toujours de noblesse, et peut-être ne serait-il pas à la rigueur si difficile d'établir qu'elles ne demeurent du reste pas nécessairement indifférentes aux vastes pensées qui remplissent aujourd'hui l'air de notre pays.

De même — puisque aussi bien l'histoire ne sait pas de tonique comparable, pour un peuple, à celui que lui verse le sentiment de ses grandeurs, — pourquoi négligerions-nous de remarquer encore un coup jusqu'à quel point le génie français s'impose en fin de compte aux esprits de prime abord les plus réfractaires à sa maîtrise ? Voyez.

C'était à Berlin, dans une bibliothèque de quartier dont le directeur nous faisait admirer l'excellente organisation : or, voici qu'en nous penchant vers ces volumes, nos yeux tombèrent sur une série de titres où nous reconnaissions bientôt, et bel et bien dans la langue originale cette fois-ci, comme un choix dans l'œuvre de quelques-uns des plus grands de chez nous : les nouvelles de Mérimée; la *Vie de Henri Brûlard; Salammbô, l'Éducation sentimentale; les Contemporains,* de M. Jules Lemaître; *Au service de l'Allemagne; Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, etc... Alors, sur un peu d'étonnement de notre part, notre interlocuteur de nous expliquer : « Notre bibliothèque, où la lecture est gratuite le soir, ouvre l'après-midi pour « une élite » qui paye et à laquelle nous réservons d'ailleurs les ouvrages que nous possédons en langue étrangère... Tenez : là, ce sont les écrivains anglais... » — « Et cette élite, monsieur le directeur, fait-elle à la France l'honneur de lire beaucoup ses maîtres? » — « *Sie liest fast nur die Ihrigen*, elle ne lit guère que vos écrivains, monsieur. » Et ce fut dit tout simplement, sur le ton qui constate que deux et deux font quatre, mais c'était fort exaltant, je vous assure, par ce matin gris d'automne, à dix pas des eaux tristes de la Sprée...

(*Revue Bleue*, mars 1914.)

UN BON INSTRUMENT AU SERVICE DE LA BARBARIE

LE GÉNÉRAL KEIM

M. Gustave Hervé voulait jadis ficher le drapeau français dans le fumier. Depuis que M. le lieutenant baron von Forstner a trouvé pour le moins aussi bien, M. Gustave Hervé proclame : « Vive le service de trois ans, de quatre ans, de sept ans ! » A notre tour de crier : « Vivent les événements qui viennent si à propos nous fouetter le sang! »

Quel bonne chose pour nous, tout de même, quel stimulant que la sensation d'une haine à la von Reutter ou à la Deimling ! Et un Deimling et un von Reutter ne sont encore assurément que figures de second plan dans la galerie de ceux qui représentent au mieux, là-bas, la haine de notre pays. Parmi les noms des gallophobes de marque, il en est un dont la courte syllabe écrase autour d'elle les particules les plus reluisantes et qui repa-

raît à chaque instant, scie trop stridente, dans les informations de nos quotidiens : Keim, Keim, Keim... Cette syllabe, si nous essayions de voir ce qu'il y a dedans, au juste ?

Une simplification d'une commodité nonpareille dans le discours distingue d'une part « ceux qui sont » et d'autre part « ceux qui paraissent ». Cependant, peut-être bien les choses ne sont-elles pas toujours, dans la réalité, d'une philosophie aussi sommaire. Ainsi, parmi « ceux qui sont », encore faut-il distinguer ceux qui seraient à peine, n'était la complicité des circonstances.

Comme, à celui-là, comme elles sont généreuses, les circonstances ! Incarner le militarisme dans un pays dont l'armée se veut toute pleine de l'esprit de de Moltke le Taciturne et se montrer du même coup une manière d'enfant terrible jamais à bout de « discours » ni de « copie », qui peut tout oser et dont les pires incartades ne rencontrent qu'applaudissements et encouragements : quel tour de force !

Comme il présidait à Leipzig les solennelles assises de la *Ligue de l'Armée*, le général Keim déclarait ce printemps dernier : « Notre ligue s'est levée plus tôt que ceux dont c'est le devoir de nous devancer pour la défense du pays... Il se peut que les nouvelles résolutions que nous allons voter

nous attirent de nouvelles injures : nous nous moquons des injures, puisque après avoir sacré autant qu'on aura voulu on n'en passera pas moins par toutes nos exigences... La vérité, c'est que tout ce que disent au Reichstag des gens importants, voire « des professeurs », n'est qu'un mélange de grossière ignorance quant aux choses de l'armée et de folle passion contre ceux qui la défendent. » Maintenant, libre au *Berliner Tageblatt* de se demander, ainsi qu'il faisait alors, ce que le général attend pour traiter les élus de la nation de simples « crétins » : le général traitera les élus de la nation de « crétins » quand ça lui chantera : n'a-t-il pas derrière lui César, son héritier présomptif, les princes confédérés, les cohortes serrées de solides prétoriens, toutes les forces conjurées au service de l'empire?

Au demeurant, rien dans son passé ne qualifiait très spécialement le général Keim pour l'emploi qu'il tient, depuis quelque dix ans, dans la troupe pangermaniste. Né en 1845 à Marienschloss (grand-duché de Hesse), entré au 4e régiment d'infanterie hessois, promu lieutenant à la veille de Sadowa, Alexander Keim, qui devait être assez grièvement blessé en 1866, fit les campagnes contre l'Autriche et contre la France. Capitaine en 1878, il était chef de bataillon depuis deux ans lorsqu'en 1892 l'heur

lui échut d'être appelé à servir sous les ordres immédiats du chancelier de Caprivi. C'est sans grand éclat qu'il remplit ses fonctions auprès du successeur de Bismarck et sa promotion aux grades de lieutenant-colonel en 1893 et de colonel en 1896 ne présenta rien que de parfaitement prévu. Fait brigadier en 1901, et comme sa vieille blessure lui valait mille incommodités, il prenait sa retraite à cinquante-trois ans.

D'autres cependant ont éprouvé les risques du champ de bataille; on a vu des états de service plus brillants; le général Keim n'est, aux yeux même de ses compatriotes, ni un tacticien, ni davantage un entraîneur d'hommes : alors? Alors, pourquoi est-ce lui l'ancien président de la *Ligue maritime*, lui l'âme aujourd'hui de cette redoutable machine de guerre qui s'appelle la *Ligue de l'Armée*, lui le fondateur de tant d'associations et de tant d'œuvres politico-pangermanistes, lui le porte-parole le plus écouté des gallophobes?

Je crois bien qu'il suffit pour être fixé d'avoir entrevu le personnage. Le général Keim est un exemplaire, certes précieux, d'une espèce rare dans l'armée d'outre-Rhin. Les raisons sautent aux yeux qui font que, dans les rangs de cette armée, une extrême raideur et des allures plus que hautaines sont de rigueur. (Non, mais... vous ne voudriez pas qu'un officier allemand causât gentiment

sur le bord d'un trottoir avec un vulgaire « pékin » ?) Or, le général Keim n'y met pas tant de façons et ce foudre de guerre — les choses humaines sont pleines d'incertitude et d'ironie —, ce foudre de guerre n'a pas la poignée de main trop difficile. Dame, c'était une force, cela, et que l'on s'est gardé de négliger...

... Une force. D'autant qu'il est des mots qui passent plus aisément dans certaines gueules. A défaut de l'autorité d'un Bismarck, il y a une certaine manière. Keim l'a, la manière : ce mélange de bassesse et d'atroce jovialité, de cynisme cherché et de stricte inconscience où sa clientèle se pourlèche, à tout coup. Keim est homme à pouvoir, sans mettre ses auditeurs, quoi qu'ils en aient, un peu mal à l'aise, tenir devant des chrétiens assemblés des propos comme celui-ci : « Il faut savoir haïr avec méthode... On n'est quelqu'un qu'à la condition de haïr avec méthode... Bismarck est tout haine... »

Et puis, admirez comme il soigne, en même temps que son œuvre, sa popularité — se prodiguant dans dix publications et des livres copieux; prêtant sa signature à tant de gallophobes auxquels un nom trop obscur fermerait évidemment un organe de l'importance du *Tag;* promenant par toute l'Allemagne ses soixante-huit ans, ses reins

malades et sa grosse tête toujours en ébullition; recevant régulièrement quand il est à Berlin tous les visiteurs qui lui font passer leur carte au siège de la *Ligue de l'Armée;* recueillant pour attiser le feu tous les renseignements, racontars et mensonges susceptibles d'aider « la Cause »...

Force de second ordre, cependant? Force qui réside dans ce fait d'abord que celui-là a, jusqu'au bout, le courage de sa vulgarité? Force qui n'est même, en quelque façon, que d'un instrument? Soit! Mais cette force s'emploie contre nous, chaque jour, à chaque heure du jour...

(*Revue française*, janvier 1914.)

SENSATIONS DE VIENNE

(OU NOUS ÉVOQUIONS LA CAPITALE DE FRANÇOIS-JOSEPH HUIT JOURS AVANT LA DÉCLARATION DE LA GUERRE)

Parce qu'il entendait rester étroitement uni outre-tombe à celle dont, en dépit des pires difficultés, il avait fait la compagne de sa vie et qui, n'étant point de sang royal, ne connaîtrait pas les honneurs de la sépulture dans le caveau des Habsbourg, l'archiduc François-Ferdinand avait renoncé pour lui-même au privilège de reposer dans le voisinage de Marie-Thérèse et s'était réservé d'attendre la résurrection de la chair à Artstetten, à quelque distance de la capitale. N'empêche que Vienne aura vu passer les cercueils des victimes de cette nouvelle tragédie et que l'indéfinissable odeur de mystère et de mort que l'on respire sous son ciel sera devenue plus sensible encore.

Pour peu que l'on ne s'en tienne pas en voyage à la contemplation des seules architectures et que

l'on goûte par surcroît le plaisir autrement aigu de regarder derrière les apparences immédiates, que d'inquiétantes choses ne pressent-on pas et quelle étrange impression n'éprouve-t-on point finalement en musant à travers les rues de Vienne !...

L'air, ici, semble toujours s'alourdir de cette sorte d'angoisse qui longtemps s'attache aux lieux témoins de quelque dramatique affaire. Et tous les *Danube bleu* du monde n'y changeraient rien, ni les clartés épandues du plus beau printemps.

Vous connaissez cette atmosphère des abords de la Madeleine dans laquelle le plaisir de marcher se fait quasi sensuel par certaines exquises matinées d'avril. La rue Tronchet, le boulevard Malesherbes, le marché aux fleurs des deux côtés de l'église et, sous les premières pousses des marronniers, toute cette symphonie d'une si fine distinction : vous trouverez des « coins » assez pareils à Vienne. Les somptueuses automobiles, les équipages armoriés filent en miroitant sur le Ring ; aux vitrines, voici l'éblouissante blancheur des fraîches lingeries, les précieuses dentelles, et les ombrelles et les chapeaux canotiers et les cravates vert crapaud, les mille futilités dont l'homme s'éprend à chaque renouveau ; sur le Graben, des *gigerl*, des gommeux, en veston d'avant-midi, la pomme de canne aux dents, songent, profonds et creux. Giroflées, brassées de mimosa, pâles roses des bords de

l'Adriatique. Tout cela, cependant, s'enveloppe d'on ne sait quelle ombre qu'aucun soleil ne dissiperait.

Il y a trop de sang partout autour de vous, et trop de secrets.

A gauche, c'est ce pompeux Schœnbrunn où la prudence de M. de Metternich emprisonna la lente agonie de Napoléon II, — ce Schœnbrunn devenu, après ses splendeurs, ce monument de morne tristesse sur quoi une malédiction semble peser à jamais ; à droite, c'est Meyerling, un nom que les Viennois ne prononcent plus qu'à voix basse ; au cœur même de la cité, ce palais de la Hofburg dont la cour intérieure relie deux grandes artères et sous les fenêtres duquel on voit parfois les indigènes se signer en passant ; enfin, impossible à oublier au milieu des effigies qui vous la rappellent à tous les tournants du chemin, la figure d'**un souverain à ce point accablé qu'on en arrive à se demander où il prend décidément pareille égalité d'âme.** Et si, cédant à tant de graves suggestions, vous tenez à confronter de près le néant des grandeurs humaines et les œuvres de la mort, vous irez sonner à la porte du couvent auquel est confiée la garde des sépultures impériales...

Des fleurs, vous en verrez dans cette crypte, qui, renouvelées chaque matin, font comme une moisson

récemment fauchée sur le marbre des tombeaux. Privées d'air et de lumière, celles-là agonisent bientôt, heureuses sans doute de mourir, elles aussi, pour échapper au cauchemar qui rôde dans la sombre nécropole. A peine en a-t-on franchi le seuil que l'on est soi-même pressé d'en sortir. Il y flotte trop de majesté et quelque chose de trop lourdement funèbre. Ils sont trop, trop d'ensevelis, dans un espace trop restreint — et vous ne tardez pas à vous sentir étouffer sous ces voûtes. A la hâte, vous lisez quelques noms — Charles VI, Marie-Thérèse, Joseph II, François II, archiduc Rodolphe — et vous en avez assez. Vous regretterez tout à l'heure d'avoir brusqué les explications que vous donne le pauvre capucin qui vous accompagne, mais vous ne songez sur l'instant qu'à remonter vers le jour.

Puis, de retour parmi les vivants, peut-être, associant vos impressions, aurez-vous le sentiment que **la décomposition est du reste partout pour ainsi dire dans cette société.** Vous penserez à tant de mésalliances, de retentissants divorces, de scandales de toutes sortes. Et vous ne manquerez pas de vous rappeler alors que la plupart des métèques et des aventuriers dont s'encombre l'Europe occidentale se décrassent à Vienne avant que de gagner Londres ou Paris et que toute cette pègre a beau jeu dans un pays où le goût du luxe

et du plaisir tient de la frénésie, où le mélange des races multiplie les tempéraments neutres et les âmes sans résistance, où en outre les affaires de quelque importance sont à peu près exclusivement aux mains des parvenus...

Un religieux français, qui connaît admirablement la capitale autrichienne, me disait, en me faisant remarquer dans Stephanskirche une *Mater dolorosa* aux pieds de laquelle la dévotion s'agenouille avec une particulière ferveur : « Ils sont constamment là quelques-uns qui se relayent dans l'ombre des piliers... Quelques-uns... parmi lesquels trois ou quatre grands seigneurs dont tout Vienne vous dirait les noms... D'ailleurs, cette piété ne supplie pas toujours dans les larmes et il semble parfois qu'elle se redresse soudain, comme à bout de patience, pour faire violence au Ciel... Ce sont « les justes » qui demandent grâce... »

(*Revue française*, 2 août 1914.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface de M. Paul Flat, directeur de la *Revue Bleue* ... 1

I — Une Allemagne nouvelle. (A la veille des vacances scolaires 1913.) ... 1

II. — Étudiants français et étudiants allemands — Ce qu'ils lisent ... 27

III. — Les lectures populaires en France et en Allemagne ... 79

IV. — Un bon instrument au service de la barbarie. — Le général Keim ... 105

V. — Sensations de Vienne. (La capitale de François-Joseph évoquée huit jours avant la déclaration de la guerre.) ... 111

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

HMod
C5467c

138640.

Author Choisy, Gaston.

Title Chez nos ennemis à la veille de la guerre.